

PARCOURS DU PATRIMOINE  
Région Île-de-France

# Champagne-sur-Seine

*Et l'usine créa la ville...*

Seine-et-Marne



*CHAMPAGNE-SUR-SEINE, USINE DE MATÉRIEL ÉLECTRIQUE  
Historique des installations (état en 2011)*



*Fonctions des bâtiments et équipements à la date de leur construction*

- |  |                                |
|--|--------------------------------|
| 1 Bâtiment de l'administration (1901-1902)   | 15 Menuiserie                  |
| 2 Logis de garde ou pavillon d'entrée (1902, détruit)                                      | 16 Menuiserie                  |
| 3 Pavillon de réception (1902, détruit)  | 17 Garage de y                 |
| 4 Pavillon du directeur (1902)   | 18 Liaisons su                 |
| 5 « Cercle des ingénieurs »<br>(ancien hôtel Moderne, détruit)                             | 19 Magasins, f                 |
| 6 Nef centrale : montage, machines-outils (1901-1903)                                      | 20 Agrandisse                  |
| 7 Ateliers nord : bobinage et autres activités (1901-1903)                                 | 21 Fonderie : p                |
| 8 Ateliers sud : premières transformations,<br>puis chaudronnerie et outillage (1901-1903) | 22 Produits inf                |
| 9 Station centrale, puis fonderie (1902-1903)  | 23 Salle de sp                 |
| 10 Château d'eau (1902)  | 24 Hangars à r                 |
| 11 Septic-tank pour l'épuration des eaux<br>du « Nouveau quartier » (1903)                 | 25 Vélodrome                   |
| 12 Garage à locomotives (1902, détruit)  | 26 Atelier des                 |
| 13 Magasin général (1915)  | 27 Cantine (a),<br>coopérative |
| 14 Agrandissement nord : bobinage (1916)   | 28 Chaufferie                  |
|  | 29 Vestaires, l                |



n

- |   |   |
|---|---|
| modélage, puis magasins (1916)                                | 30 Bureaux d'études (1913-1952)   |
| modélage (1916)   | 31 Bureaux d'études annexes, puis services technico-commerciaux (1953, détruit)         |
| voitures puis menuiserie (1917)                               | 32 Atelier Thermalastic (1953, 1964)  |
| d (a) et nord (b) : ateliers d'armement mécanique (1917-1918) | 33 Grand hall de montage (1953, 1959)   |
| réparations, entretien (1919)                                 | 34 Tribune du stade (1954)  |
| Atelier sud : tôlerie, forge (1920)                           | 35 Bloc médico-social (années 1950)   |
| Petit moulage (a), vestiaires (b) (1920)                      | 36 MEI : diodes au silicium, puis thyristors, bureaux technico-commerciaux (1957, 1961) |
| Flammables (1920)   | 37 Tôlerie (vers 1960, 1971)  |
| Atelier (1920)  | 38 Sheds MEI : fabrication et essais (1968)   |
| Modèles (1923)  | 39 Sheds MEI : tôlerie (a), montage et essais (b), magasins (c) (1971, 1974)            |
| (1926)  | 40 Dépôts (années 1970)   |
| Ignitrons (1948)  | 41 Atelier des circuits imprimés (1979-1981)  |
| Salle de repos (b),   | 42 Atelier division télécommunications (1982)   |
| (c) (1948, 1952, 1971)  | 43 Comité d'entreprise (1982)   |
| (1951)  |   |
| Avabos, douches (1951)  |   |

Ce Parcours du patrimoine a été réalisé  
par la Région Île-de-France  
et le Département de Seine-et-Marne  
dans le cadre d'une convention de partenariat.

**Auteur** : Nicolas Pierrot

Avec la participation de Jean-Philippe Passaqui,  
Académie François Bourdon-Le Creusot

**Photographe** : Philippe Ayrault

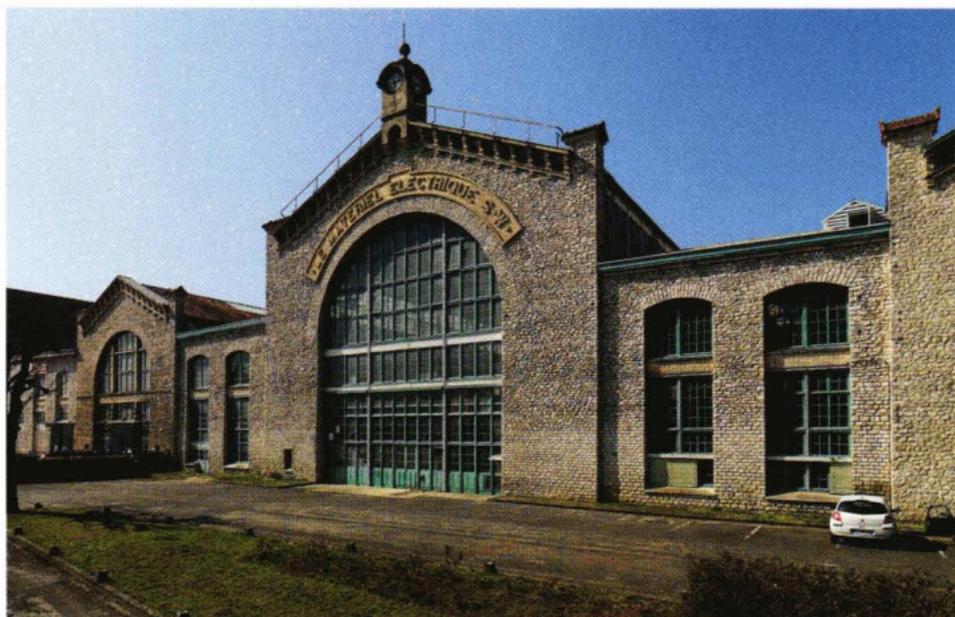
**Cartographe** : Diane Bétored

**Relecture** : Serge Benoit,  
Université d'Évry-Val-d'Essonne,  
Catherine Chaplain,  
direction de l'Architecture et du Patrimoine,  
ministère de la Culture et de la Communication,  
Antoine Le Bas, Région Île-de-France

Cette publication fait suite à l'étude de l'usine de fabrication de matériel électrique de Champagne-sur-Seine par la Région Île-de-France, service Patrimoines et Inventaire, sous la direction d'Arlette Auduc, conservatrice régionale, et le Département de Seine-et-Marne, service Études et développement du patrimoine, sous la direction d'Isabelle Rambaud, directrice des Archives, du Patrimoine et des Musées départementaux.

Photographie de couverture  
Façade orientale de l'usine de matériel électrique,  
détail du clocheton et de l'enseigne.

# Introduction



En 1901, un modeste village de Seine-et-Marne voit s'élever, sur 15 hectares de cultures et de vignes, une blanche usine à l'architecture soignée. C'est ici que les établissements Schneider & C<sup>ie</sup>, du Creusot, ont choisi de transférer leurs fabrications de matériel électrique. Violence du contraste : les chantres de la modernité célèbrent d'emblée le « colossal organisme » (E. Dieudonné), symbole des conquêtes de l'électricité, énergie reine de la seconde industrialisation. Un nouveau quartier est rapidement construit, formant une ville aux portes du village. Et la greffe a tenu. En 1975, au plus fort de l'activité, Champagne-sur-Seine comptait 5 500 habitants (6 600 aujourd'hui). Les crises et les guerres n'ont jamais tout à fait interrompu la croissance des ateliers Schneider & C<sup>ie</sup>, Schneider-Westinghouse puis Jeumont-Schneider, drainant plus de 2 800 ouvriers et employés, depuis Paris jusqu'à Sens. Les événements de 1989, 1994 et 2006 n'ont pas effacé l'imposant monument. Depuis 2009, l'activité d'origine a repris. Pour comprendre cette longévité, il faut rappeler l'histoire des stratégies industrielles, des innovations, du travail, des nuisances, apprécier l'œuvre des ingénieurs et des architectes, avant de cheminer en ville et marier l'observation des pierres au recueil de la mémoire.

*La façade de l'usine, prise du côté de la voie ferrée.*

Schneider & C<sup>ie</sup>

1900-1929



## Schneider à la Belle Époque : le pari tardif de l'électricité

À la veille de s'implanter à Champagne-sur-Seine, la maison Schneider du Creusot, acteur essentiel de la première industrialisation, a-t-elle pris le virage de la seconde? Depuis l'invention de la dynamo Gramme en 1871, les brevets se multiplient en Europe comme aux États-Unis, offrant

aux équipements électromécaniques d'innombrables perspectives d'application. Ainsi, la mise au point des dynamos\* et des alternateurs\*, qui convertissent l'énergie mécanique en courant électrique, permet d'éclairer les villes et les foyers domestiques (lampe à incandescence d'Edison); les moteurs, qui transforment le courant électrique en force motrice, trouvent de nombreux usages

dans l'industrie et les transports; enfin, le courant alternatif permet de transporter de l'énergie sur de longues distances. Mais, devant cette effervescence, Henri Schneider (1840-1898) demeure prudent. En 1881, à l'Exposition internationale d'électricité de Paris,

il n'expose que des machines à vapeur, couplées aux dynamos d'autres constructeurs. Certes, en 1887, il accepte de construire ses premières machines tournantes pour la société lyonnaise Lombard-Gérin, exploitant les brevets du système Ganz (Budapest). Aussitôt, Schneider & C<sup>ie</sup> crée au Creusot en 1888 une section Électricité au sein des Ateliers



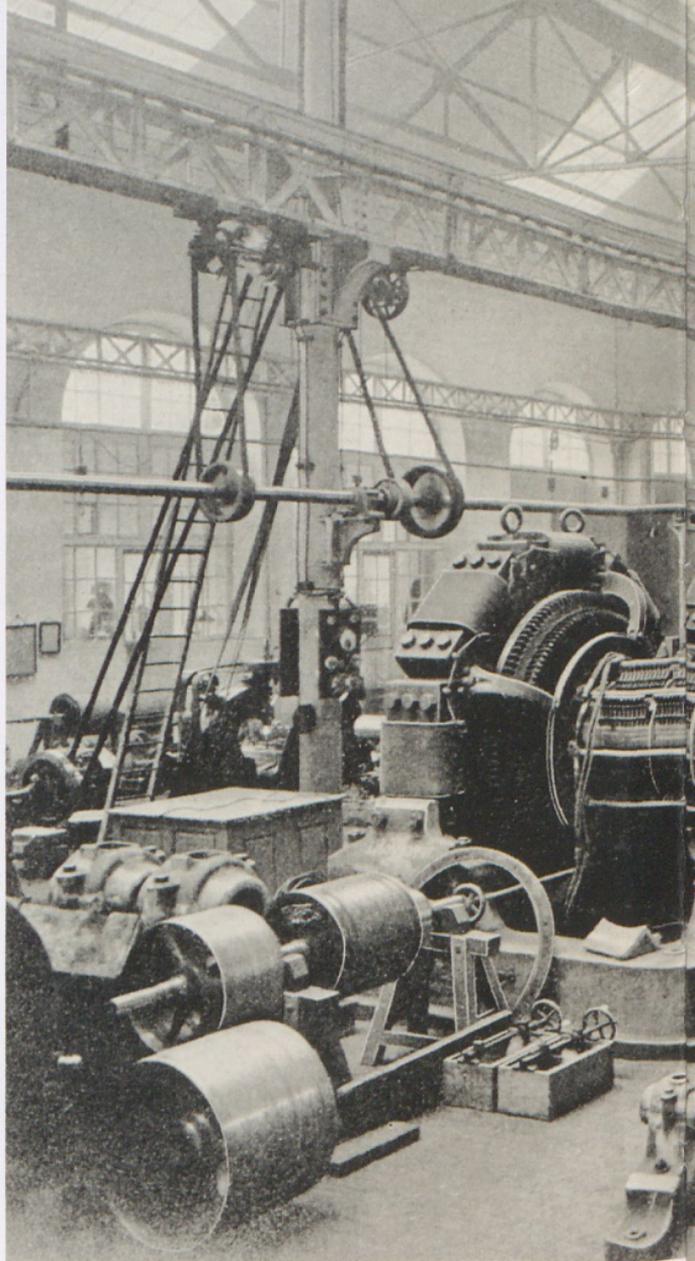
*Henri Schneider  
(1840-1898).  
Photographie  
d'après un tableau  
d'Aimé Morot,  
vers 1890.*



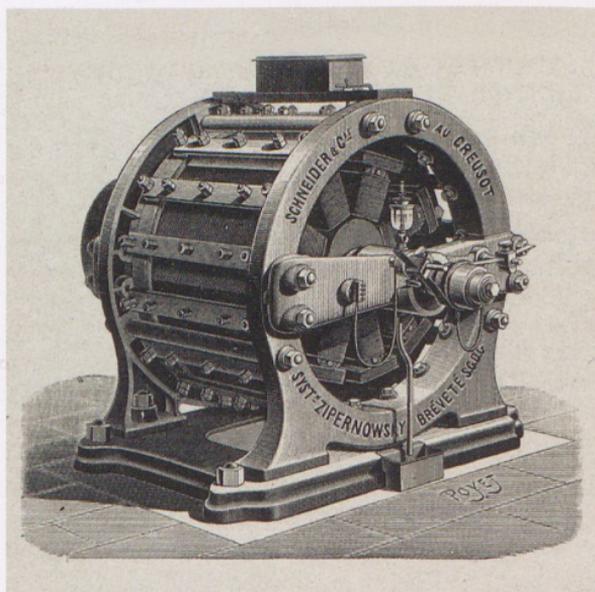
*Eugène II Schneider  
(1868-1942).  
Photographie, 1919.*

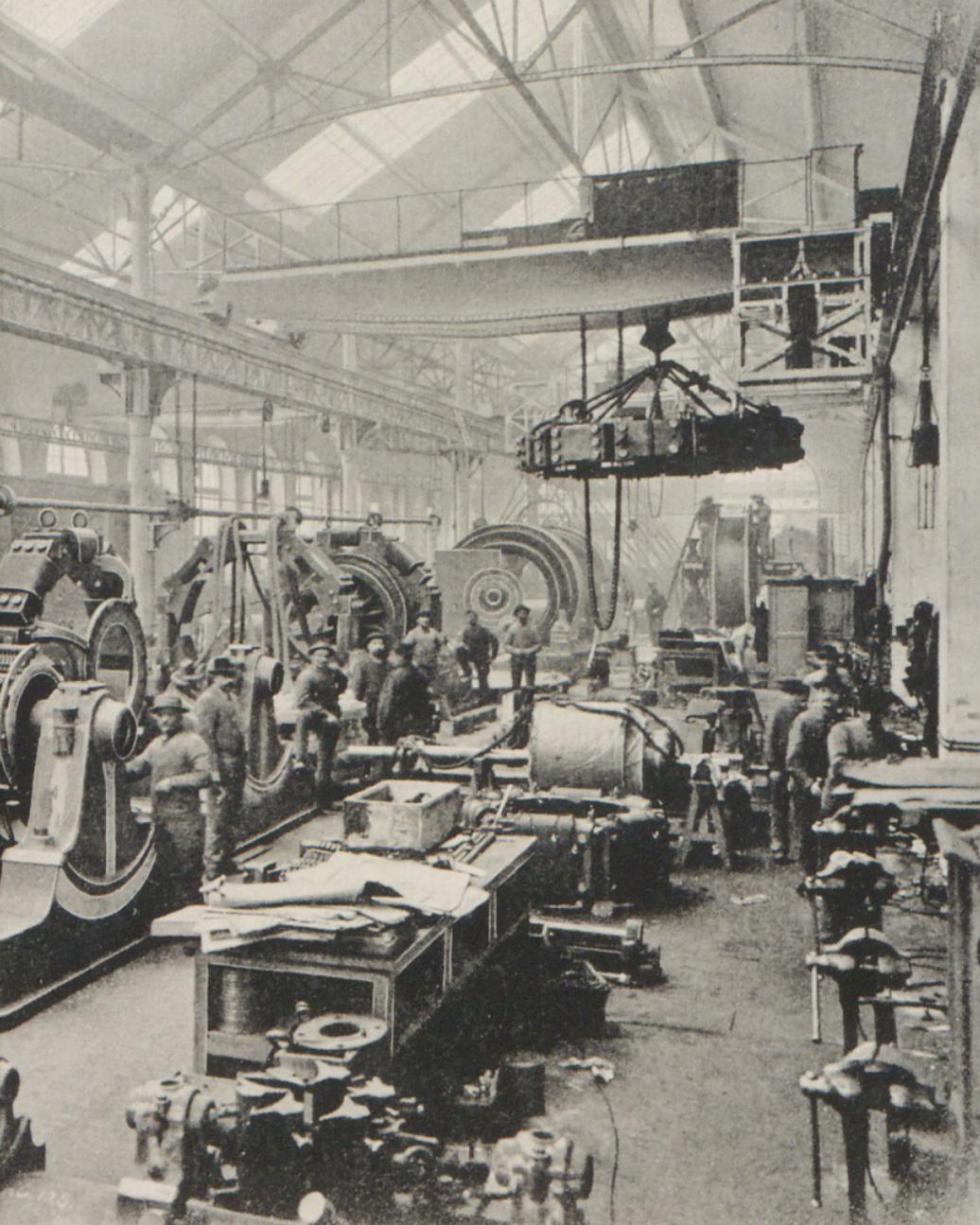
*CI-CONTRE  
Atelier de cartonnage  
isolant pour dynamos.  
Carte postale (détail),  
avant 1914.*

Le Creusot,  
établissements  
Schneider & C<sup>e</sup>,  
ateliers de montage  
des machines  
électriques.  
Photographie extraite  
d'une notice  
technique, 1901.



Dynamo Schneider  
système Ganz  
fabriquée au Creusot.  
Gravure sur bois  
extraite d'une notice  
technique, 1893.





d'artillerie Nord. Reste que cette stratégie, cantonnant l'électricité au rang d'activité complémentaire, établit l'entreprise dans une double dépendance. Elle renonce d'abord à la course aux grandes innovations. Non sans bénéfice : grâce à l'expérience difficilement acquise, notamment sur de grands chantiers (centrale d'Issy-les-Moulineaux en 1895, centrale de Bercy pour le métropolitain en 1899-1900), la maison Schneider peut rompre ses contrats de licences Thury et Ganz (1901-1902). Seconde dépendance, Henri Schneider a fait le choix d'un investissement mesuré et d'une localisation contrainte, associée à l'artillerie. Mais il est encore possible de s'en affranchir.

C'est chose faite à partir de 1897. La France sort de la Grande Dépression et l'entreprise peut

investir. Première impulsion décisive, Henri Schneider et son fils Eugène font de l'Électricité un service à part entière. En 1898, devenu gérant unique à la mort de son père, Eugène II Schneider (1868-1942), épaulé par son directeur général Maurice Gény (1858-1906), réoriente la politique de la maison. C'est le temps des fabrications massives de matériel d'artillerie, les intérêts de l'entreprise rejoignant les choix militaires de l'État, engagé dans la compétition des nations européennes. Mais le nouveau gérant croit également dans l'avenir de l'électricité : à Paris s'ouvrent les grands chantiers du métropolitain et du tramway. Ainsi, l'Électricité et l'Artillerie, qui partagent au Creusot le même toit, manquent d'espace. La délocalisation des ateliers d'électricité s'impose. Placé à la tête du service depuis le 22 avril 1897, Oscar Helmer est chargé de mettre en œuvre ce projet.

### Si loin, si proche de Paris : le choix de Champagne-sur-Seine

La nouvelle recrue ne manque pas de références : Oscar Helmer, né à Mulhouse le 23 juin 1858, sort de l'école professionnelle en 1875. Après un passage chez Gramme (Paris), il est ingénieur à la Société alsacienne de constructions mécaniques (SACM Belfort), puis dirige les services Électricité de Japy et de Cail. La mission que lui confie Eugène II Schneider et Maurice Gény apparaît comme l'apogée de sa carrière. En 1899, il recherche un emplacement pour la nouvelle usine.

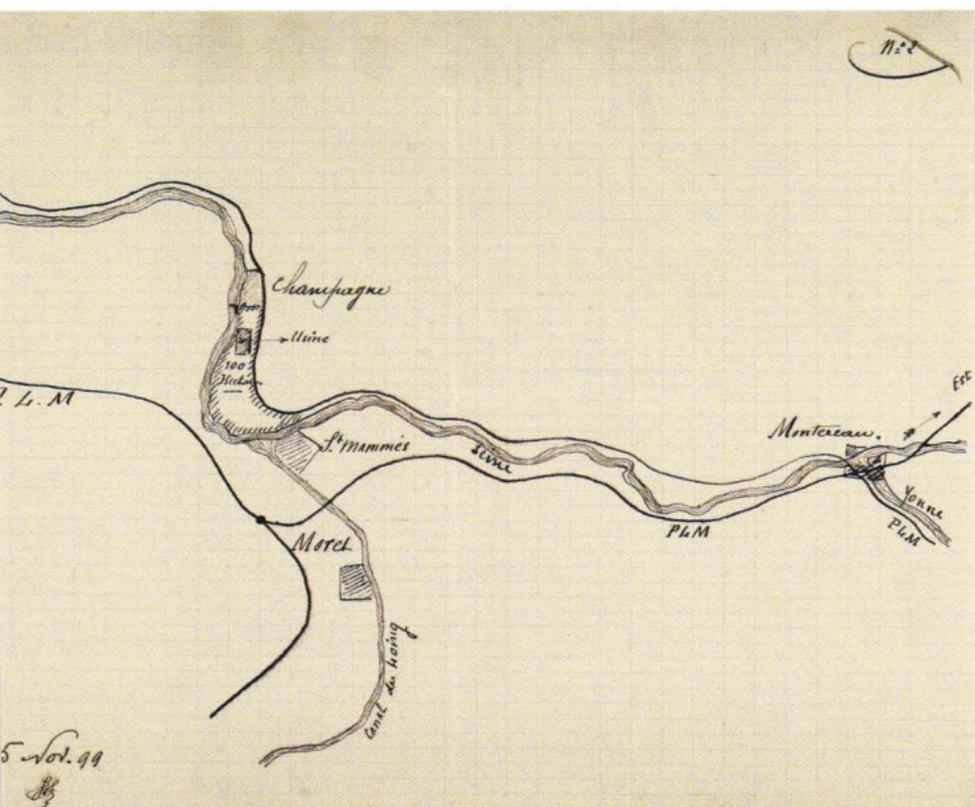
Les Alpes l'attirent d'abord. À Bellegarde (Ain), il est séduit par l'abondance de la force hydraulique (la « houille blanche »), le coût modéré des terrains, la bonne desserte ferroviaire (PLM), mais il butte sur la question de la main-d'œuvre, certes bon marché, mais rare et insuffisamment qualifiée. Il préfère se rapprocher de Paris. Près de Melun, à Dammarie-lès-Lys, il est dissuadé par les prix des terrains qu'il juge « exorbitants ». Mais Maurice

Chamaillé, promoteur melunais, sait le guider vers Champagne-sur-Seine.

Champagne, en effet, concilie cinq atouts. Premier atout, la proximité des infrastructures de transport entre Le Creusot (fournitures) et les clients parisiens (dépannages rapides exigés



Oscar Helmer,  
ingénieur, chef du  
service Électricité  
du Creusot à partir  
de 1897. Détail  
d'une photographie  
de groupe, 1908.



notamment par le métropolitain). La desserte ferroviaire est récente (1893) et de qualité : « Ces terrains se trouvent à Champagne, sur la nouvelle ligne Paris-Corbeil-Montereau, à 81 km de Paris et à 13 km de Montereau, important dépôt de chemin de fer PLM. » Mais Helmer n'oublie pas la Seine et le canal du Loing : « À Saint-Mammès se trouvent la plupart des grands entrepreneurs de transport par eau. » Deuxième atout : la qualité des terrains, entre Seine et voie ferrée, qui « ont l'avantage d'être absolument plats, donc aucun nivellement à faire, et à 5 mètres de profondeur on trouve de l'eau à volonté ». Troisième atout, les terrains sont meilleur marché qu'à proximité d'un centre urbain. Le quatrième atout, décisif, est celui de la main-d'œuvre : « Il est à peu près certain qu'à Champagne, le recrutement du personnel sera beaucoup plus facile par suite du voisinage de la capitale, où les ouvriers de métier sont plus nombreux. » (O. Helmer). En effet, au Creusot, le service Électricité peine à recruter un personnel qualifié : l'entreprise place beaucoup d'espoir dans le gisement parisien. Un cinquième et dernier atout a peut-être pesé : la nouvelle usine est placée à distance respectable de la banlieue parisienne revendicative. Après les grandes grèves creusotines de 1899-1900, l'entreprise faisait élever pour quelque 300 électriciens du Creusot, bientôt rejoints par les ouvriers du bassin d'emploi de Champagne, une cité nouvelle et moderne.

*Croquis dressé par Oscar Helmer le 5 novembre 1899, montrant les atouts du site de Champagne : la Seine, la voie ferrée, le canal du Loing et le dépôt ferroviaire de Montereau.*



*Vue générale du Creusot au début du XX<sup>e</sup> siècle.*

## **Le transfert des ouvriers du Creusot vers l'usine de Champagne-sur-Seine**

La création de l'usine de Champagne-sur-Seine par les établissements Schneider & C<sup>ie</sup> s'inscrit dans un vaste programme d'investissements. Elle concerne une activité industrielle encore secondaire au sein de l'entreprise, celle relative aux fabrications de matériel électrique. Dans ce cas, c'est un transfert complet qui frappe le service Électricité du Creusot. S'agit-il d'une sanction prise à la suite de l'attitude du personnel de ce service, au moment de la seconde grève qui a touché l'usine du Creusot, en septembre 1899?

En effet, le 20 septembre 1899, un banal incident survenu deux jours plus tôt au sein de l'atelier d'électricité provoque une reprise du mouvement de grève qui avait déjà paralysé l'usine en mai de la même année. Alors que l'atelier d'électricité n'avait été qu'un acteur secondaire de la première explosion sociale, il en est cette fois à l'origine. Mais la décision de créer une usine de construction de matériels électriques est antérieure à la grève. Quant au site de Champagne, il a été retenu au début de novembre

1899. Dès mai-juin 1900, l'essentiel des terrains nécessaires à l'implantation de l'usine à Champagne est déjà acquis. Il est impensable qu'un investissement d'une aussi grande importance ait été décidé en moins de six semaines. Mais il est vrai que, pour Champagne, le parti pris de l'entreprise est original par rapport à ses orientations industrielles contemporaines. Les ouvriers de l'atelier d'électricité du Creusot sont les seuls à subir un déplacement vers la nouvelle usine. Dès l'origine, il est prévu d'encadrer le nouveau site industriel par deux cités, situées au nord et au sud, et susceptibles d'accueillir respectivement 100 et 300 logements, pour un effectif ouvrier total estimé à 600 ouvriers.

Pourquoi cette volonté? Elle est liée à la composition du personnel de l'atelier d'électricité. En 1900, parmi les 400 ouvriers, rares sont ceux qui ont effectivement une qualification propre au travail dans une usine d'électromécanique. L'installation à Champagne est perçue comme un moyen de doter les



établissements Schneider d'une main-d'œuvre réellement compétente. Le transfert intervient en 1903. En novembre, l'usine de Champagne comprend déjà 300 ouvriers et a des conditions de production normales. Les départs du Creusot s'effectuent dans un laps de temps assez réduit. Entre le 8 et le 15 novembre 1903, 94 ouvriers et 2 auxiliaires gagnent Champagne quand, dans le même temps, plus de 40 refusent de participer à ce convoi. Ils sont ensuite rejoints par des ouvriers envoyés par groupes plus modestes. À partir de 1905, l'essentiel des ouvriers recrutés provient du bassin d'emploi de Champagne.

Jean-Philippe Passaqui,  
Académie François Bourdon-Le Creusot.



Les Ateliers d'artillerie Nord du Creusot au début du xx<sup>e</sup> siècle. Jusqu'en 1903, les deux halles de droite étaient dévolues aux ateliers d'électricité.

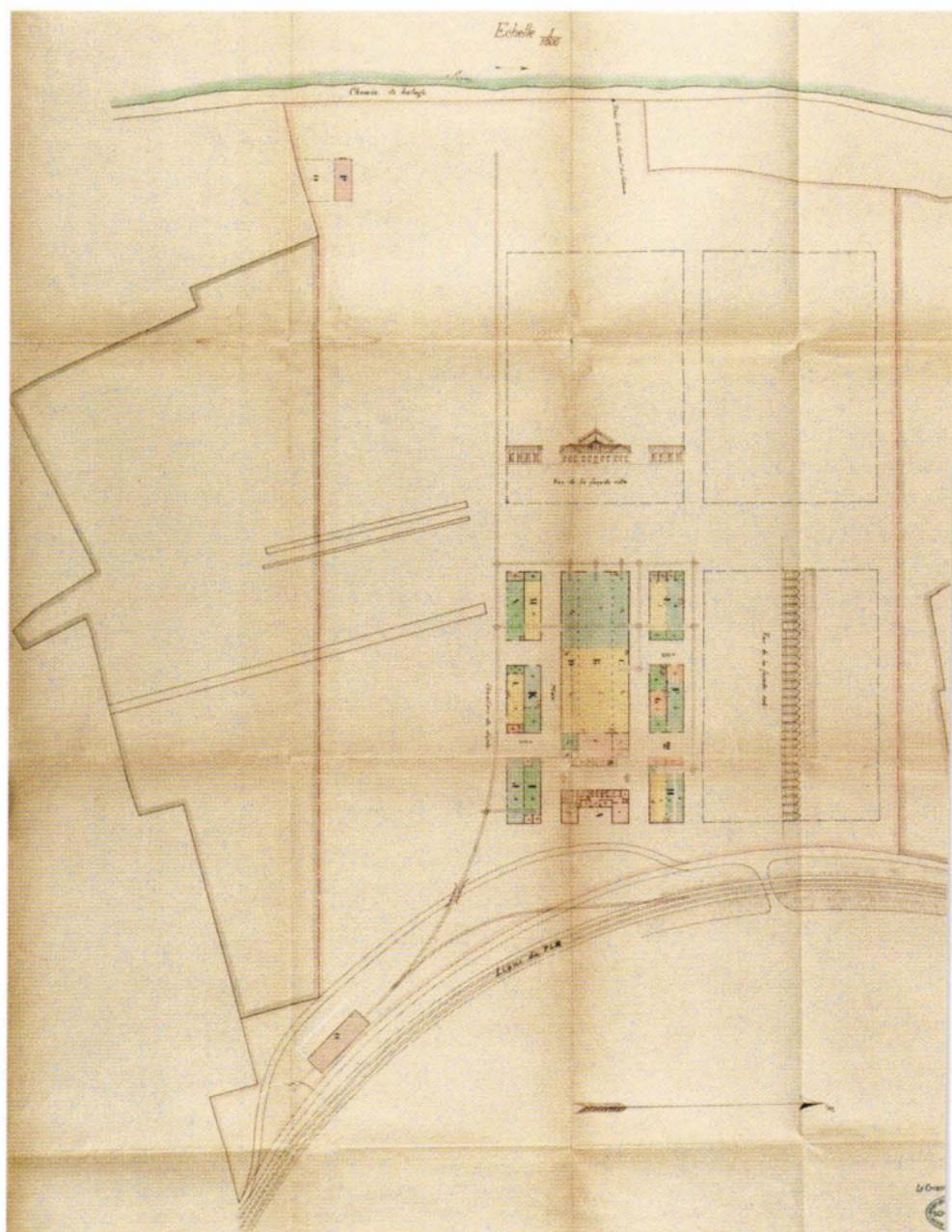
Familles creusotines arrivant à Champagne-sur-Seine, vers 1905.

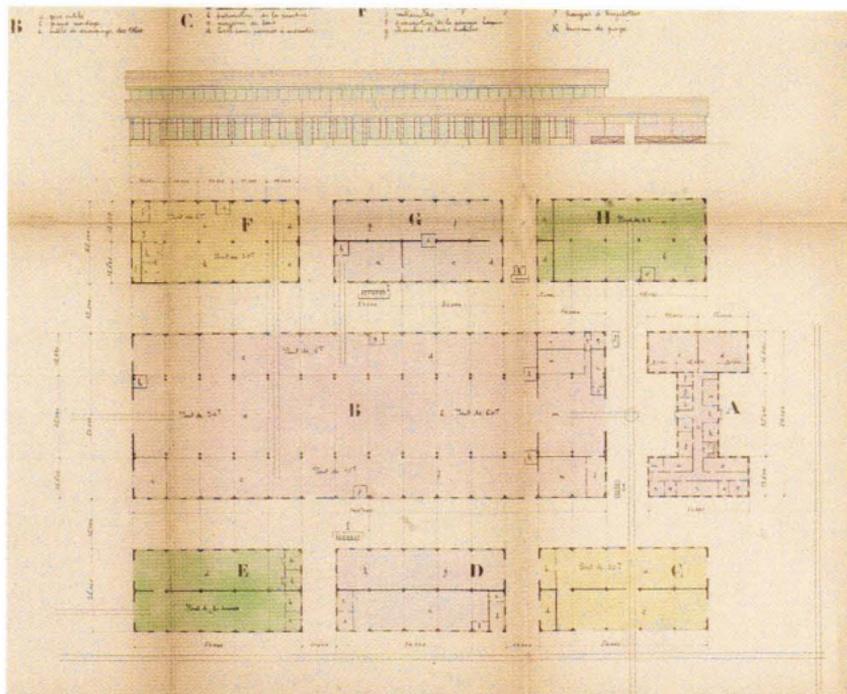


## L'ambitieux projet des ingénieurs du Creusot

L'entreprise est obligée de voir grand. En effet, les champions de la branche donnent le ton, en Europe comme aux États-Unis : depuis 1886, la General Electric développe son usine de Schenectady (État de New York) qui, en 1904, emploie 11 500 personnes dans 149 bâtiments. En France, la SACM se développe à Belfort, Westinghouse s'installe à Lyon, alors que s'établissent au Bourget les suisses Oerlikon et Brown-Boveri (aujourd'hui ABB). À Champagne, sur les 58 hectares acquis par Schneider & C<sup>ie</sup>, une quinzaine est dévolue à l'usine. C'est que, dans l'espoir d'une forte croissance, elle devait être quatre fois plus étendue. Dès mars-avril 1900, l'équipe d'Oscar Helmer en conçoit le premier module.

Avant-projet,  
31 mars 1900.  
Les ingénieurs du  
Creusot prévoyaient  
quatre modules.  
Un seul fut réalisé.





Le plan géométrique en damier est significatif de l'avènement de l'électricité comme force motrice dans l'industrie. En effet, les ateliers ne sont plus organisés en fonction d'un moteur central (hydraulique ou à vapeur) relié aux machines par poulies et courroies : la contrainte disparaît grâce à la distribution des moteurs électriques dans les ateliers. Les bâtiments sont séparés (10 ou 15 mètres) afin d'éviter la propagation des incendies, et disposés de manière à limiter les manutentions entre les phases de fabrication.

Au centre, la grande nef (170 x 50 mètres) est dévolue au montage des grosses dynamos et à la plate-forme d'essais. Ses deux nefs collatérales accueillent l'empilage, l'ajustage et le montage des petites unités. De part et d'autre, les ingénieurs ont disposé deux rangées régulières de trois bâtiments annexes (50 x 25 mètres) : au nord, le stockage et le traitement des matières premières; au sud, les opérations préparatoires au montage. Le plan, rationnel, est évolutif. Il autorisera bien des adaptations futures.

Restait à placer la source d'énergie. Les ingénieurs imaginent une « station centrale » de 300 chevaux équipée de quatre moteurs Schneider à gaz pauvre, économes, utilisant un charbon maigre très calorifique et bon marché, innovation décisive dans un pays structurellement déficitaire en combustible fossile. Sa localisation en bord de Seine présente un double avantage : faciliter l'approvisionnement en charbon et repousser les nuisances des huit gazogènes à bonne distance de la future cité ouvrière.

*Avant-projet,  
10 avril 1900.  
L'usage de l'énergie  
électrique permet  
une organisation  
simple et rationnelle.  
Au sud, le traitement  
des matières livrées et  
les finitions : magasin  
d'approvisionnement  
(E), menuiserie,  
polissage et nickelage  
(D), magasin au bois,  
emballage, peinture  
et expédition (C).  
Au cœur du dispositif,  
le montage (B).  
Au nord, les opérations  
préparatoires au  
montage : bobinage  
et étuvage (F),  
chaudronnerie et  
forge (G). À part,  
un bâtiment (H) est  
affecté à la fabrication  
de l'appareillage et  
des tableaux de  
distribution.*

## La dernière « usine-cathédrale » de Paul Friesé

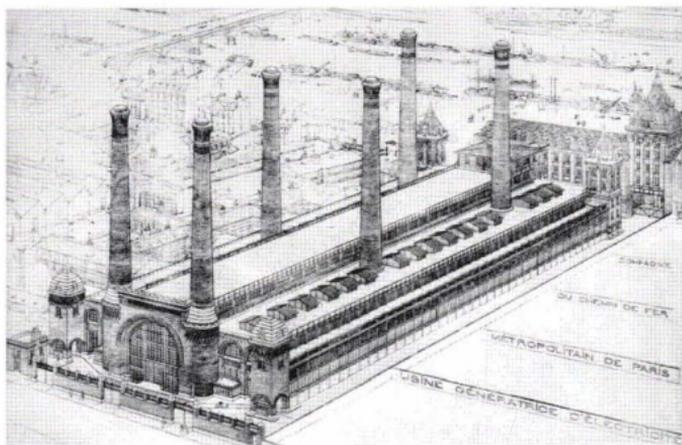
L'architecture des ingénieurs, en revanche, ne présente guère d'originalité. Oscar Helmer envisage de reproduire les formules adoptées au Creusot : « les divers ateliers pourraient être du style "matériel de campagne" » (il songe aux récents Ateliers d'artillerie Sud, couverts en sheds\* dès 1897), « sauf le grand hall destiné à l'usinage et au montage des grosses machines qui serait du style "Ateliers d'artillerie Nord" » (halles accolées, 1888). Mais, dès le mois d'août 1900, l'architecte parisien Paul Friesé (1851-1917) se voit confier la maîtrise d'œuvre du projet. Maurice Gény coordonne la maîtrise d'ouvrage alors que Helmer, depuis Le Creusot, prépare le transfert.

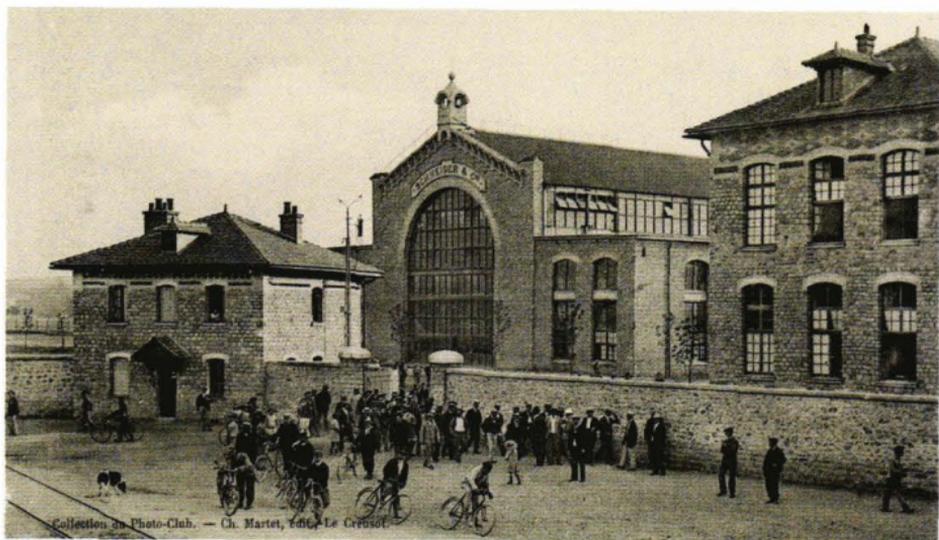
Pourquoi solliciter Paul Friesé ? Quoique formé à l'École des Beaux-Arts, il connaît bien le monde de l'industrie. Associé à l'ingénieur centralien Jules Denfer de 1885 à 1891, il s'implique sur les chantiers de la papeterie Darblay (Corbeil-Essonnes) et de la malterie Springer (Maisons-Alfort). Il conçoit seul les célèbres silos de stockage vertical des Grands Moulins de Corbeil (1892, inscrits MH). Il est surtout, depuis 1899, l'architecte de la centrale du Triphasé à Asnières et de l'usine génératrice du métropolitain (quai de la Rapée et rue de Bercy), pour lesquelles il entend concevoir une architecture spécifique, mariant références historiques et usage audacieux de matériaux industriels. Après les « usines-châteaux forts » de Corbeil et de Maisons-Alfort, voici les « usines-cathédrales » (H. Fiblec) d'Asnières et de la rue de Bercy. Or la centrale du métropolitain est entièrement équipée de matériel Schneider. La maison connaît bien la réputation de l'architecte. Elle apprécie sa capacité à penser le dialogue entre les machines et le bâti.



Paul Friesé  
(1851-1917) par  
Lucien Walery.  
Photographie non  
datée.

*Perspective cavalière  
de l'usine génératrice  
de Bercy pour le  
métropolitain de  
Paris (1899-1904).  
Dessin de Paul Friesé.  
Cette centrale  
électrique conjugue  
citations historiques  
et esthétique  
industrielle.*





Collection du Photo-Club. — Ch. Martet, éditeur, Le Creusot

À Champagne, Friesé propose de magnifier le projet des ingénieurs. Il commence par en réviser légèrement le plan : l'administration et la centrale électrique – le



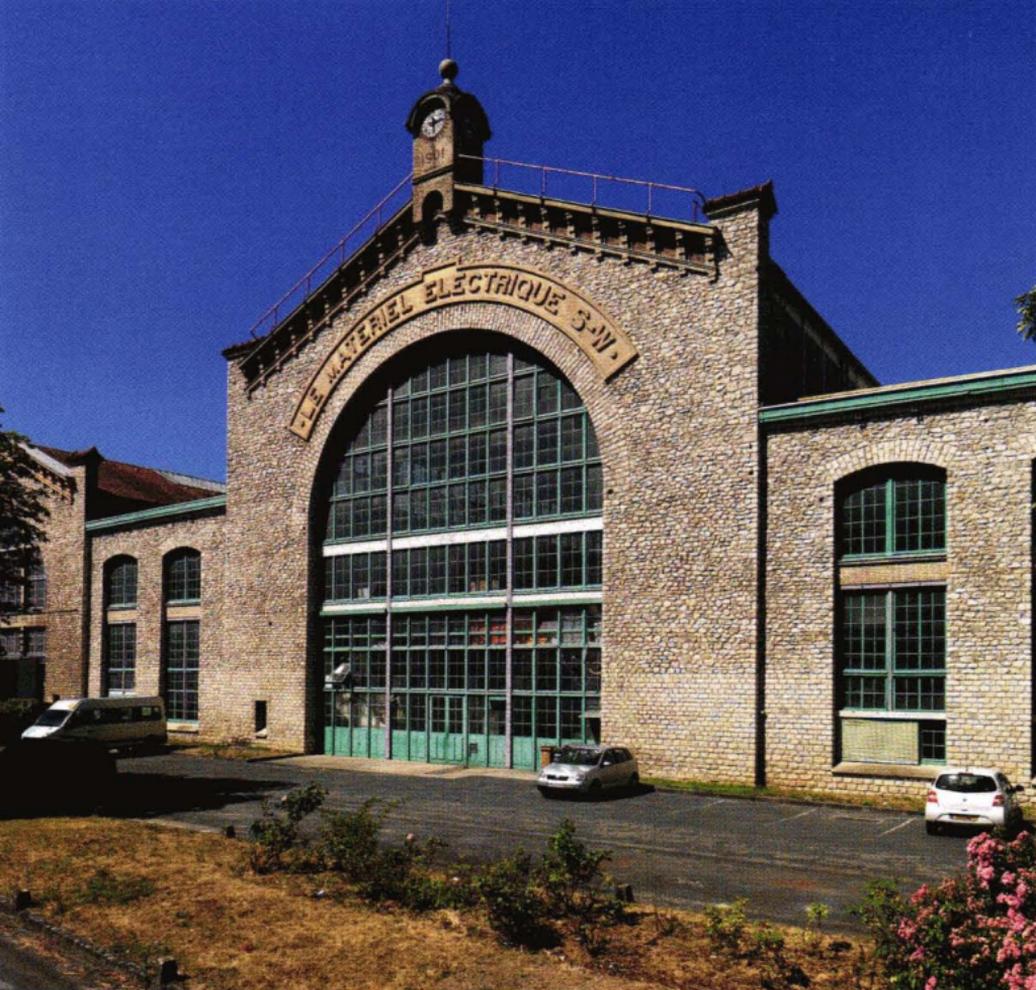
Sortie de l'usine au début du xx<sup>e</sup> siècle. À gauche, le logis de garde, aujourd'hui détruit. Carte postale.

et la force – sont déplacées vers le nord, traçant une large voie qui relie la Seine à la voie ferrée. Voici l'axe triomphal dictant les trois emplacements futurs de l'usine espérée. Friesé redessine ensuite le profil des bâtiments. Déjà, à Asnières, l'usine du Triphasé comportait une nef centrale flanquée de travées hérissées de cheminées. Pour celle du métropolitain, il porte la nef en hauteur, l'ouvrant d'une large baie cintrée qui éclaire les machines. À Champagne, la « nef », haute de 23 mètres, domine les « bas-côtés » (termes employés dès la construction avec des analogies délibérées à l'architecture religieuse) et les bâtiments annexes couverts de toits-terrasses. Cette cathédrale de l'électricité est

Façade du bâtiment de l'administration. Élévation dressée par Paul Friesé en 1900.

Paul Friesé, « Ateliers de MM. Schneider & C<sup>e</sup> à Champagne-sur-Seine ». Perspective cavalière, août 1900.





*Surmontant les pignons de la nef centrale, deux clochetons en briques, surmontés de petits dômes en ciment moulé, portent l'un une horloge, l'autre la sirène (déplacée au sommet du château d'eau vers 1950) qui rythmaient la vie de l'usine et de la cité.*

claire et aérée : à l'éclat des grandes verrières, qui forment des tympanes sur les pignons, se marie la lumière latérale des bas-côtés, tombant des lanterneaux et des baies aux arcs surbaissés\*. Point de lanterneau, en revanche, au sommet de la nef : afin d'éviter la condensation, deux hautes baies filent à la base du toit.

L'architecte, surtout, a soigné le dessin des façades. Les poteaux et charpentes métalliques conçues par les ateliers Schneider & C<sup>ie</sup> de Chalon-sur-Saône se dissimulent derrière de hautes parois de meulière blanche. Cette pierre locale offre à bon marché l'apparence d'une pierre de taille. Les briques jaunes et brunes de Montereau sont réservées aux parties hautes. Ainsi, le calepinage\* soigné des deux clochetons (abritant l'horloge et la sirène) répond-il aux corniches des pignons de la nef, du bâtiment de l'administration, du pavillon du directeur, du pavillon de réception et du logis de garde. Cette esthétique industrielle, faite d'économie, de rationalisme et de soin, semble parfaitement convenir à Eugène II Schneider qui, dans une lettre du 22 août 1900 adressée à Gény, exprime sa

CI-CONTRE

La nef centrale est flanquée de bas-côtés. Le pignon monumental, ouvert d'une large baie cintrée, est couronné d'une double corniche rampante alternant corbeaux et arcades en briques brunes de Montereau.



satisfaction : « J'ai vu que M. Friesé avait envoyé ses projets pour Champagne le 3 août. [...] J'ai vu avec plaisir qu'on étudiait sans luxe les installations administratives. Je souhaite que Julliotte s'inspire de la même modestie en étudiant son personnel comptable, etc. Je pense qu'avec peu de monde et des agents sans gros traitement, on doit se tirer très bien d'affaires dans une usine comme celle-là. »

La façade, enfin, porte l'inscription « Schneider & C<sup>ie</sup> » sur une table en ciment moulé formant un arc de cercle. Un geste unique pour l'entreprise, support de son image de marque auprès de la clientèle parisienne.

*Le bâtiment de l'administration, œuvre monumentale et soignée mais d'une grande sobriété, simplement égayée par un décor de briques polychromes.*



*Le pavillon du directeur, aujourd'hui reconverti en logements.*

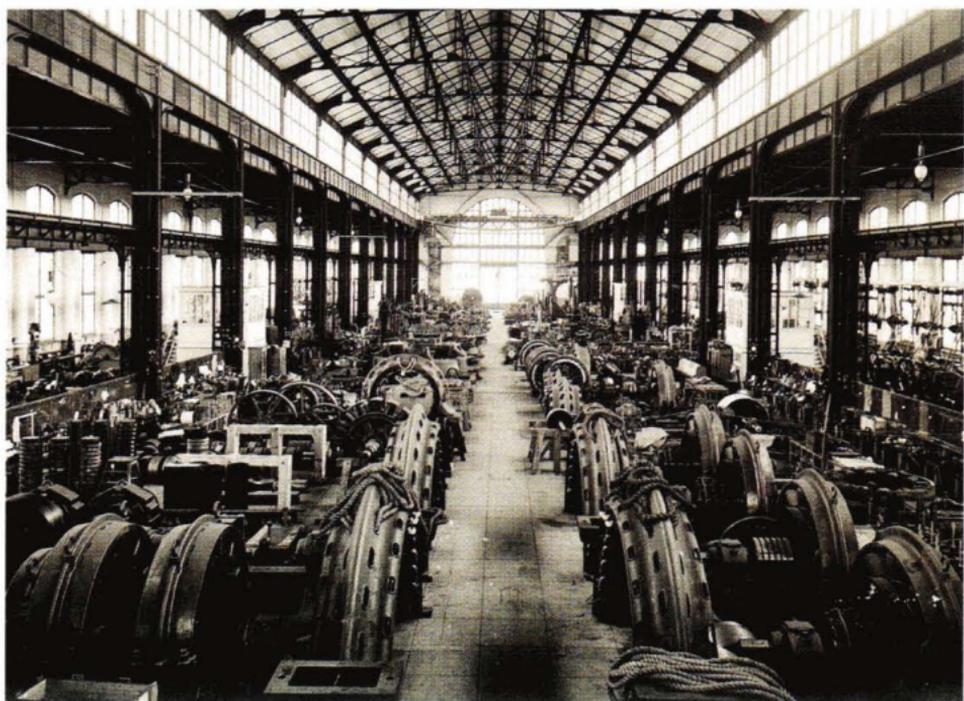
## Des machines tournantes pour le métropolitain et l'industrie

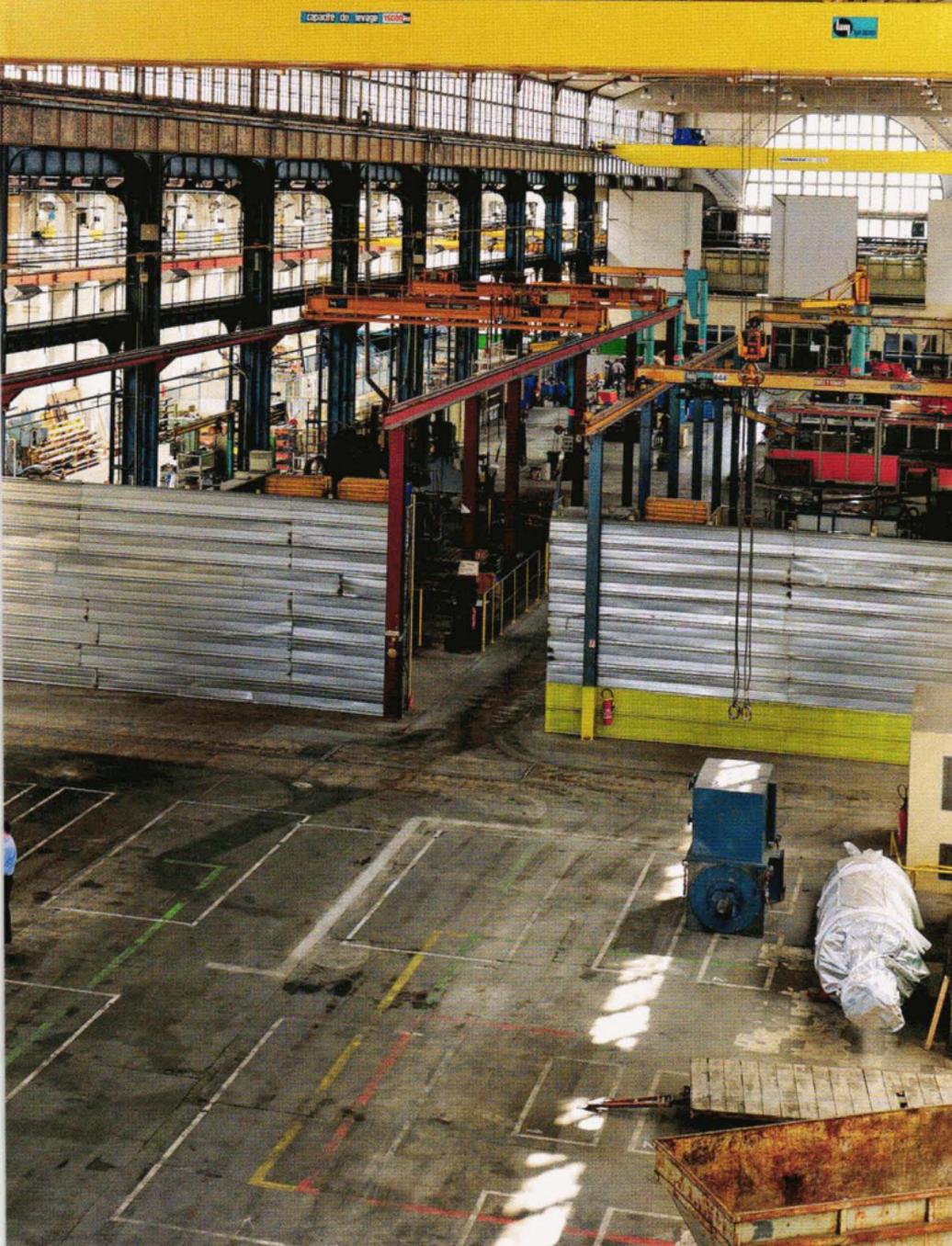
*Intérieur de la nef  
centrale, atelier  
de montage.*

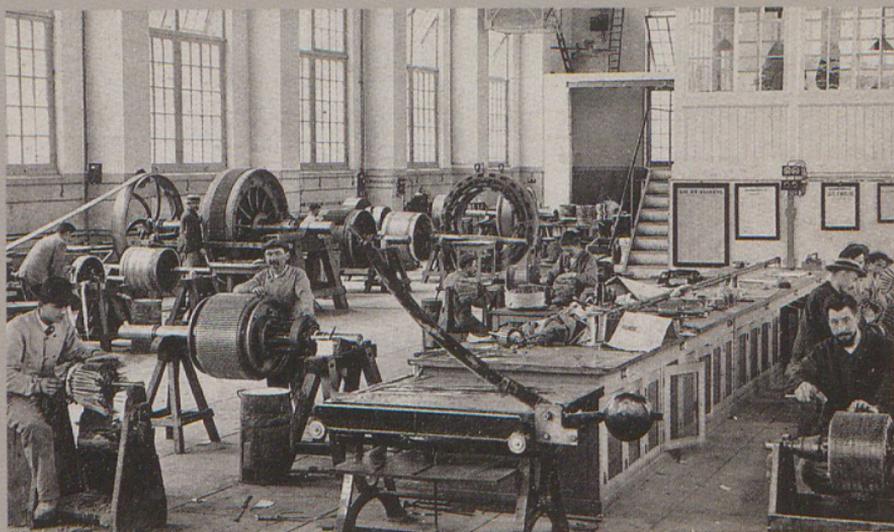
Après deux ans de travaux (mars 1901-février 1903), les ateliers d'électricité du Creusot sont transférés à Champagne-sur-Seine. La production débute en novembre 1903. Quels produits, pour quels marchés ? Les commutatrices\* sont présentées comme une spécialité de Champagne : malgré les difficultés de mise au point, l'usine s'enorgueillit d'avoir équipé plusieurs sous-stations de la Compagnie du chemin de fer métropolitain de Paris. De quoi s'agit-il ? Innovation récente, le transport de puissance sur de longues distances s'effectue en courant alternatif à haute tension. Or les concepteurs du métropolitain ont choisi le courant continu à moyenne tension (moteurs plus souples au démarrage et à l'arrêt, risques atténués en cas de chute de voyageurs sur les rails). Il faut donc établir des sous-stations équipées de commutatrices, machines tournantes convertissant le courant alternatif en courant continu. Schneider est en première ligne, et Paul Friesé conçoit pour ces édifices emblématiques une architecture singulière.

Mais l'équipement des sous-stations et des centrales électriques (pour le métropolitain comme pour la Compagnie parisienne de distribution d'électricité) ne saurait suffire à remplir le carnet de commandes. Champagne diversifie ses productions pour les transports et l'industrie : « dynamos, moteurs, transformateurs et, en général, tout le matériel à courant continu et à courants alternatifs, nécessaire aux installations

*L'atelier principal de  
montage en 1907.*

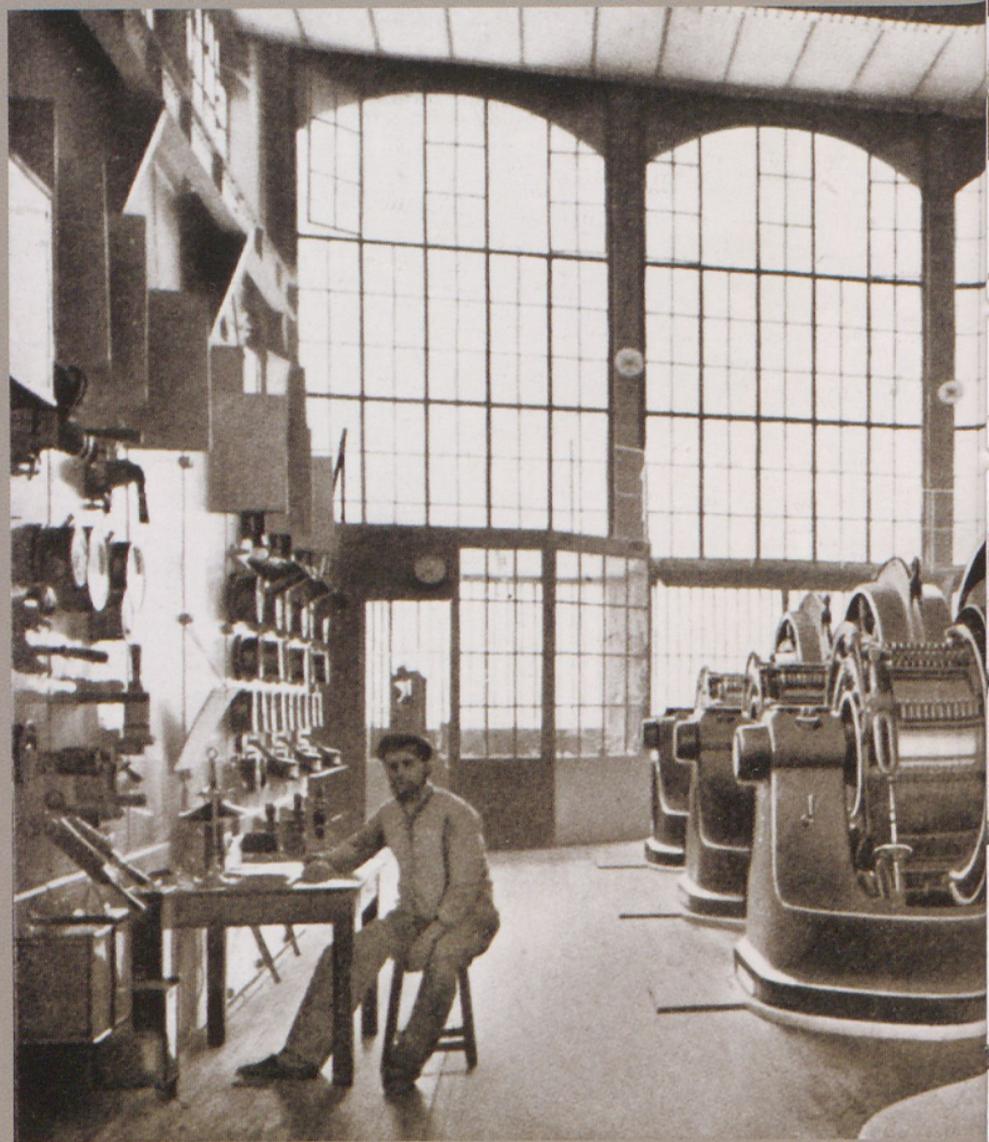


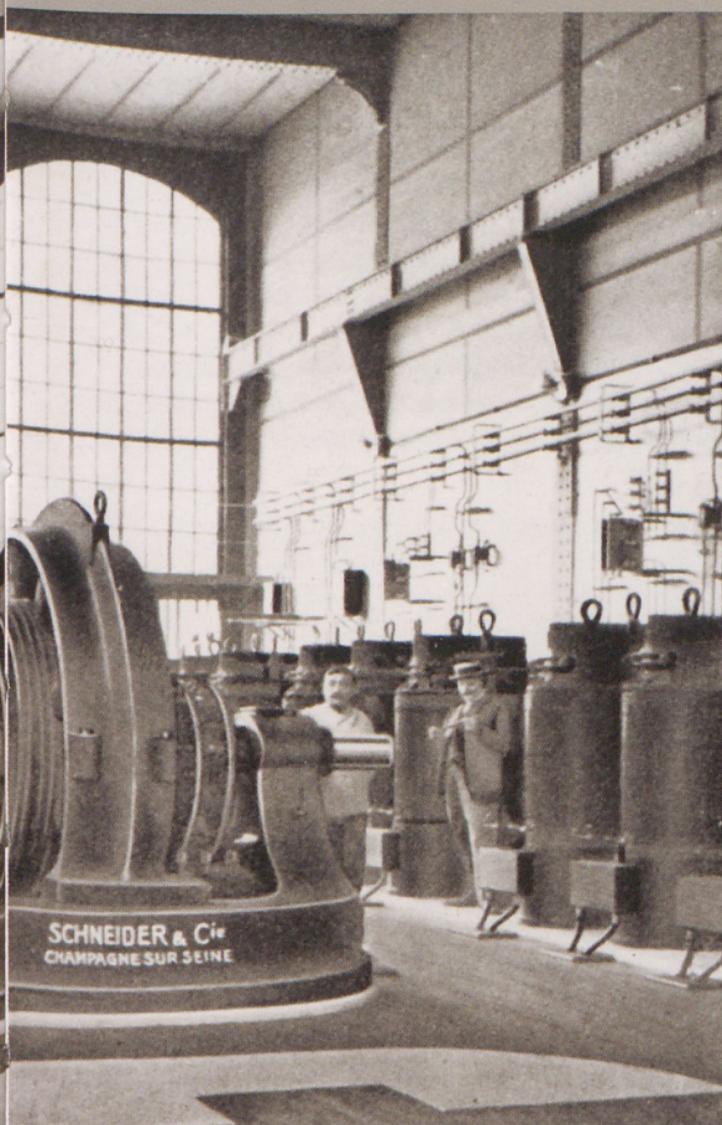




CI-DESSUS ET CI-CONTRE

Deux aspects du « bobinage ». Les opérations préparatoires (tressage des fils de cuivre, fabrication des cartonnages isolants, isolation des bobines) sont considérées comme des tâches féminines, moins qualifiées, alors que la pose des bobines est réservée aux hommes. Cartes postales, avant 1914.





*Métropolitain de Paris, sous-station « République ». Les commutatrices Schneider (750 kW) sont issues des ateliers de Champagne. Notice technique, 1911.*

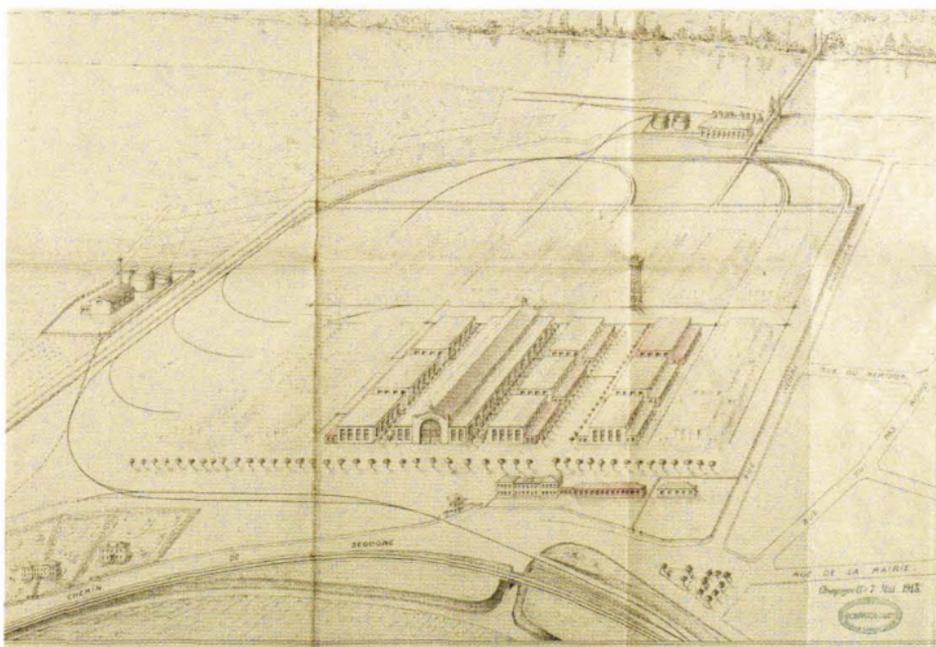
électriques les plus puissantes ». En complément, l'usine développe « les applications électriques aux machines-outils, pompes, ventilateurs, compresseurs et appareils de toute industrie, papeteries, sucreries, distilleries, briqueteries », ainsi que le matériel destiné aux « laminoirs et machines d'extraction, des treuils de mines, cabestans, ponts roulants, grues électriques, palans, etc. » (E. Dieudonné, *La Lumière électrique*, 24 février 1912).

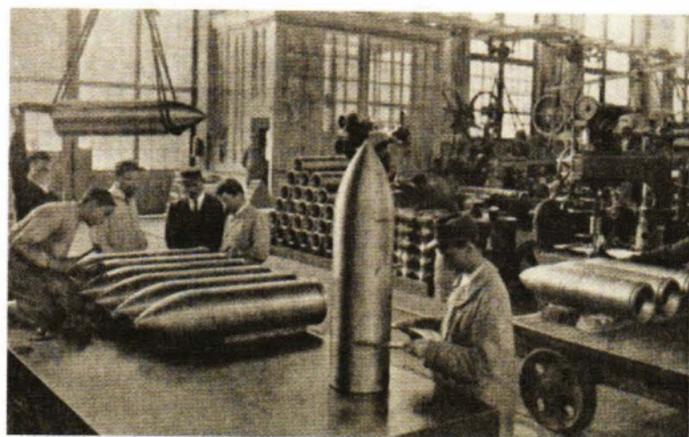
Malgré une charge de travail irrégulière, l'usine se développe. Certes, Helmer espérait 2 000 ouvriers. La progression, toutefois, est réelle : en 1903, l'usine emploie 427 ouvriers et reçoit 2,30 MF de commandes ; en 1913, elle occupe déjà 1 072 ouvriers (et 255 employés) pour 11 MF. Stimulé par les promesses du marché et la concurrence européenne, le « colossal organisme » (E. Dieudonné) s'étend. En mars 1913, une passerelle piétonne est construite pour permettre aux ouvriers de Thomery de rejoindre l'usine ; en mai, on prévoit l'extension des six bâtiments annexes. De nouveaux bureaux sont achevés en décembre. Une usine à gaz sera construite au nord, un magasin général au sud, respectant le plan d'extension et les choix architecturaux d'origine.

## L'usine dans la Grande Guerre et la fin de l'utopie

Projets  
d'agrandissement de  
l'usine, 7 mai 1913.

Dès 1914-1915, l'usine est restructurée pour contribuer à l'effort de guerre. La plus petite unité de l'arsenal Schneider s'équipe d'abord « d'outillages





*Durant la Première Guerre mondiale, l'usine assure la fabrication d'obus de gros calibre. Photographie publiée dans Le Panorama de la guerre, 20 novembre 1915.*

pour la fabrication des projectiles » et d'un atelier de gaines relais pour explosifs. Mais, en 1915-1916, dès lors que le conflit s'enlise dans une guerre de tranchées, Champagne est affectée prioritairement à la fabrication de gros obus en fonte aciérée. On y procède à quelques essais préliminaires de projectiles à longue portée. Les effectifs augmentent, passant de 1330 à 1980 ouvriers et employés. Les hommes mobilisés sont en partie « affectés aux fabrications de guerre », mais il est bientôt nécessaire d'embaucher des femmes et des étrangers. Les ouvriers belges, kabyles et espagnols sont logés dans les appartements disponibles ou des baraquements construits aux Basses-Godernes. Comme au Creusot, des cantonnements spéciaux sont réservés à la main-d'œuvre coloniale.

Les lourdes commandes de 1916 imposent des agrandissements. Si la nef centrale semble encore dévolue aux constructions électriques, les ateliers

*Extension de l'usine par la construction de la liaison longitudinale sud, septembre 1917. En façade, le style de Paul Friesé est respecté.*





*Liaison longitudinale nord construite en avril 1918.*



annexes sont étendus pour abriter le « tronçonnage d'aciers à projectiles », le forgeage, les fabrications de gaines et d'obus. La surface bâtie double presque, passant de 1,8 à 3,2 hectares : toutes les liaisons entre bâtiments sont couvertes. Ainsi, les ateliers de Champagne, qui dans les rêves de Helmer et de Gény devaient s'étendre jusqu'à la Seine, se concentrent. L'usine aux larges avenues devient une usine pleine. C'est qu'il faut économiser les matériaux. Le métal surtout, qui en un an, de 1914 à 1915, a vu son prix augmenter de 95 à 155 %. D'où le choix du béton, matériau nouveau, peu combustible et bon marché. Dès 1915, il compose la structure interne du nouveau magasin général. Pour les liaisons longitudinales nord et sud, construites en 1917 et 1918, on s'appuie sur les murs anciens, simplement renforcés de piliers de béton destinés à soutenir les charpentes et les ponts roulants. L'entreprise, toutefois, tient à son image : les pignons, côté voie ferrée, reprennent les décors de Paul Friesé, la façade conservant son intégrité stylistique.

Au terme du conflit, l'usine se reconvertit rapidement grâce à deux orientations décisives : la fabrication d'alternateurs pour les grandes centrales hydroélectriques (Bellegarde et Chancy-

*Magasin général  
construit en 1915.*





Poungny sur le Rhône, 1920-1921) et le développement de la traction électrique (locomotives fabriquées au Creusot, motorisées et assemblées à Champagne), conséquence de l'électrification de la ligne Paris-Orléans en 1922. Champagne attire de nouveaux bras. Au cours des années 1920, des ouvriers russes, fuyant la guerre civile, s'installent à Champagne et bâtissent en 1938-1939 une chapelle orthodoxe. L'usine s'agrandit légèrement, mais la prospérité ne s'exprime plus désormais par l'emphase architecturale. La tôlerie et la forge ne sont que des extensions. Une nouvelle fonderie est aménagée en 1919 dans l'ancienne station centrale inutilisée depuis le raccordement électrique à la centrale de Montereau (Société d'énergie de Seine-et-Yonne). Surtout, le rêve de la grande usine à quatre modules a vécu. Des équipements sportifs, stade et vélodrome, ont désormais conquis les réserves foncières.

*Intérieur du magasin général.*

# Schneider-Westinghouse 1929-1964



## L'alliance nécessaire : le choix de Westinghouse

Comment tenir face à la concurrence dans la fièvre des années 1920? La croissance du marché mondial de l'électricité profite surtout aux géants américains (General Electric, Westinghouse) et allemands (Siemens, AEG). Plus que jamais, la maîtrise des brevets demeure la carte maîtresse. Pour assurer leur croissance externe, deux constructeurs français choisissent l'alliance américaine. C'est la naissance d'Alsthom en 1928, co-entreprise de la SACM et de la Compagnie française pour l'exploitation des procédés Thomson-Houston (technologie General Electric). L'année suivante, le 26 juin 1929, naît Le Matériel électrique Schneider-Westinghouse, société anonyme au capital de 150 millions de francs. Quels sont les intérêts des nouveaux partenaires? Après plusieurs tentatives sur le marché français, la Westinghouse Electric International C<sup>ie</sup> espère une alliance rentable, durable et peu risquée. Elle fournit ses brevets (en cours et à venir), mais n'apporte que 7% du capital. De son côté, Schneider maîtrise la nouvelle filiale (53% du capital) et peut désormais suivre la course à la puissance et s'ouvrir de nouveaux marchés : les licences sont accordées pour la vente en Roumanie, Yougoslavie, Bulgarie, Turquie, Albanie, Grèce, partiellement pour la Belgique et la Pologne. Enfin, la levée de capital permet l'acquisition des Ateliers Lyon-Dauphiné, spécialisés dans le petit matériel et l'appareillage. À Champagne, principale usine de S-W, les choix antérieurs sont confirmés : gros matériel, alternateurs pour centrales hydrauliques et thermiques, moteurs de traction.

Mais la crise des années 1930 fragilise d'emblée la jeune société, qui doit bénéficier du soutien de Schneider & C<sup>ie</sup>. Malgré quelques succès (centrales hydrauliques de Coindres et de Marèges, turbo-alternateur\* de la centrale de Comines en 1930, pointe à 183 km/h pour la locomotive prototype 2D2 E-704 en 1938), la chute des commandes et des prix entraîne celle des effectifs, qui passent de 1 670 à 1 200 en dix ans. Le



Écu de la société  
« Le Matériel  
électrique Schneider-  
Westinghouse ».

*Bobinage d'un rotor.  
Photographie S-W,  
années 1950.*



*Vue aérienne de l'usine durant la Seconde Guerre mondiale. Photographie S-W, non datée.*

capital est ramené à 100 millions de francs, et les travaux d'extension sont reportés. Cette semi-léthargie se poursuit durant la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'à l'armistice du 22 juin 1940, Champagne contribue à la fabrication de chars R-35 pour l'armée française. Faute d'archives identifiées à ce jour, son histoire durant l'Occupation reste à écrire.

### **Les Trente Glorieuses et l'équipement électrique de la France**

La période de l'après-guerre est restée dans les mémoires comme celle d'un « âge d'or » de l'entreprise, lié à sa prospérité et au prestige de ses fabrications. On lit encore dans l'architecture de

*Rotor de turbo-alternateur pour la centrale thermique des « Roches Noires Sud » à Casablanca (Énergie électrique du Maroc). Emmanchement des réglottes d'encoche après bobinage. Photographie S-W, vers 1950.*



l'usine, qui s'étend et s'élève, la forte demande de la Reconstruction et des Trente Glorieuses. Dès 1948, le capital de S-W est porté à 375 millions de francs. Sous la présidence de Pierre de Brissac (directeur en 1939, président en 1948) et la direction d'André Avril, l'entreprise se fixe au moins quatre objectifs : une croissance externe par la diversification, le progrès de la traction ferroviaire, la fabrication de très gros matériel pour l'équipement hydraulique et thermique de la France, et l'application des innovations Westinghouse dans le secteur pionnier de l'électronique de puissance.

Le premier objectif ne concerne que secondairement le site de Champagne. L'usine fabrique encore du petit et moyen matériel, mais la diversification passe d'abord par l'acquisition de nouvelles sociétés : d'abord à Lyon (moteurs spéciaux, pompes centrifuges) et Puteaux (appareillages pour locomotives et sous-stations de traction) puis, après 1953, à Toulouse (réparation de moteurs et de transformateurs), Dijon (appareils électriques basse tension), Montceau-les-Mines (télécommunications) et Nogent-sur-Seine (petit matériel tournant). En 1963, S-W emploie environ 5 500 personnes dont 2 250 à Champagne, qui reste la première unité de l'entreprise.



*Locomotive BB 9004, record mondial de vitesse sur rail (331 km/h), 29 mars 1955. Photographie S-W.*

Si la traction ferroviaire demeure une activité notoire, elle ne suscite pas de nouvelles constructions : les moteurs de locomotives (de ligne ou de mine) sont toujours fabriqués dans l'usine primitive. On conserve le souvenir d'un record, partagé avec Alstom : les 28 et 29 mars 1955, la CC 7107, fabriquée à Belfort, et la BB 9004, fabriquée au Creusot (avec moteurs S-W fabriqués à Champagne), battaient conjointement le record mondial de vitesse sur rail (331 km/h).

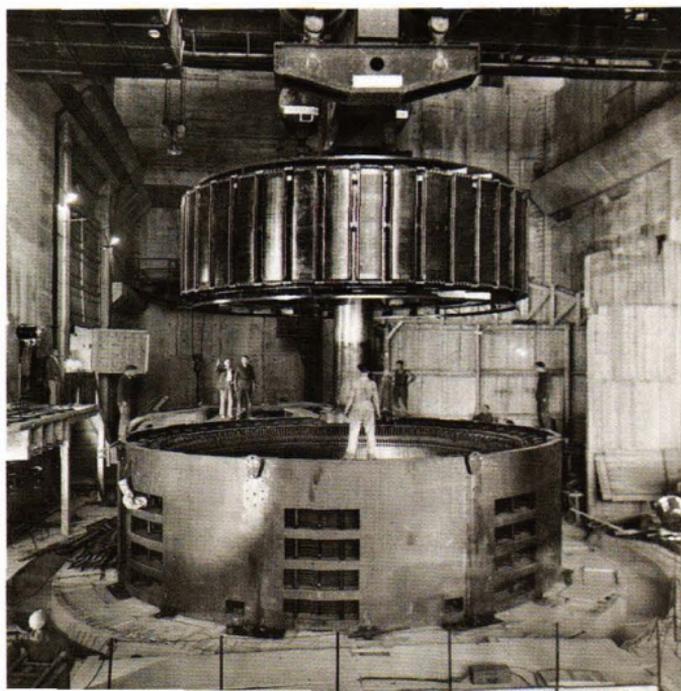
Centrale hydroélectrique du barrage de l'Aigle, sur la Dordogne. Les alternateurs synchrones à axes verticaux sont assemblés sur le site. Les bobineuses volontaires pour les « chantiers extérieurs » sont affectées à l'isolation des bobines. Retardée par la guerre, la mise en service de la centrale s'échelonna jusqu'en 1956. Photographie S-W, 1943.



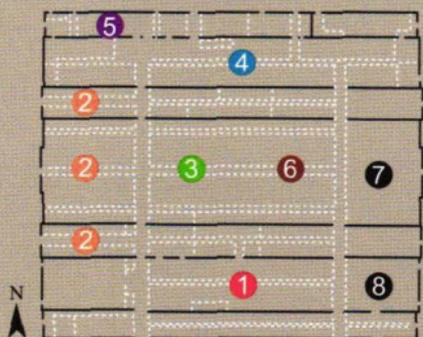
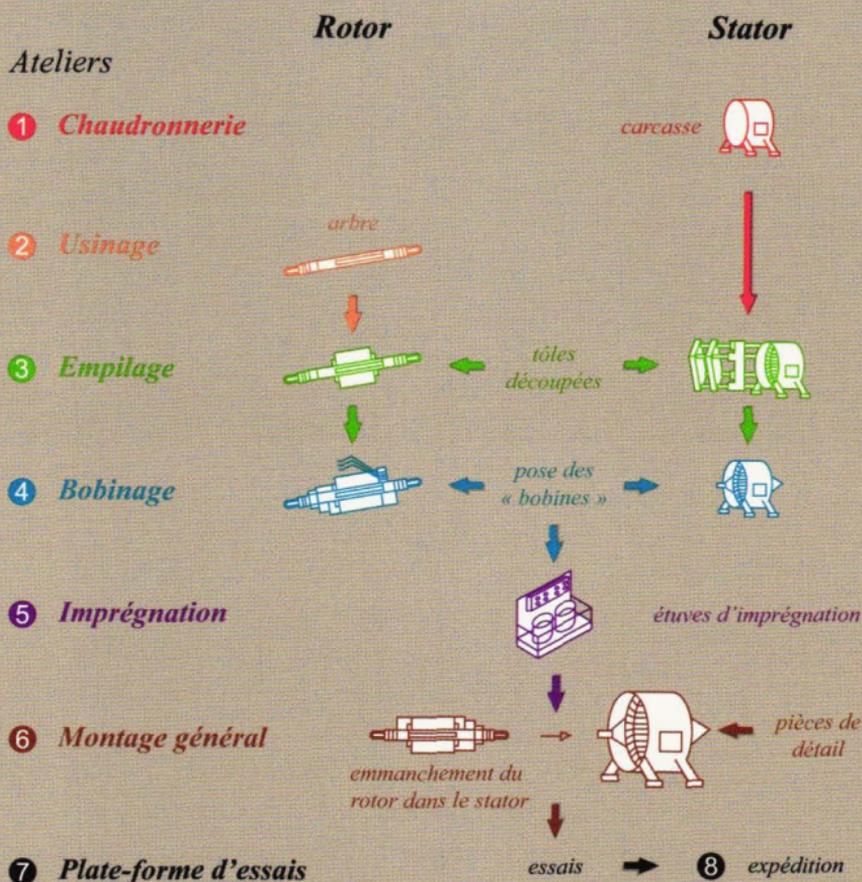
Inversement, la contribution de S-W à l'effort d'équipement électrique de la France a laissé d'importants témoignages dans le paysage. Dès sa création en 1948, EDF applique le plan Monnet et Transition qui prévoit, en cinq ans (1947-1952), de doubler la production nationale d'électricité. La France mise d'abord sur l'hydraulique. S-W fabrique et assemble entre 1947 et 1948 les quatre alternateurs de la centrale Léon Perrier de Génissiat sur le Rhône (70 000 kVA à 150 tr/min). Les réalisations se succèdent : l'Aigle (alternateurs triphasés 60 000 kVA à 187 tr/min), Seyssel, La Vanelle, Versilhac, Pontcharra, Rivières-sur-Tarn. Champagne contribue ensuite aux programmes thermiques d'EDF. L'usine équipe alors Yainville, Nantes-Chevire, Vitry-Sud (Arrighi), Casablanca et Alger.

Ces commandes encouragent la construction de nouveaux ateliers : sur le flanc sud de l'usine primitive est élevée la halle de très gros montages (appelée « grand hall »), inaugurée en 1953 à l'occasion du centenaire de l'usine et prolongée en 1959. Il s'agit d'une ample structure métallique à poteaux et arcs encastres, soutenant un pont roulant de 100 tonnes, fermée de parpaings et de hautes baies verticales. L'œuvre des ingénieurs de S-W et de l'entreprise parisienne Mazier & C<sup>ie</sup> culmine à 26,5 mètres afin de permettre le retournement des longues carcasses de stators (partie immobile de l'alternateur). Sur la rue, la façade de ciment offre un aspect brutal, le décor est minimaliste mais puissant : les deux lettres « SW », moulées sur place puis boulonnées,

Centrale hydroélectrique du barrage de Génissiat, sur le Rhône. Alternateur triphasé de 70 000 kVA, présentation du rotor. Photographie S-W, 13 août 1947.



# Fabriquer une machine tournante vers 1960



Sources : H. Fournier, « Les lignes de fabrication à l'usine de Champagne-sur-Seine » et témoignage de P. Le Foullier

Durant près d'un siècle, l'équipement des ateliers a fréquemment varié : les nefs accolées aux amples volumes éclairés permettaient maintes adaptations. Mais l'organisation générale a peu changé. Ici, point de travail à la chaîne, point d'automatisation avant 1989 (ABB). En effet, l'usine construisait aussi bien du gros matériel en séries limitées (gros alternateurs) que du matériel en séries moyennes (alternateurs, moteurs pour l'industrie, moteurs de traction). Elle était organisée par lignes de fabrication, sections et équipes.

Suivons la fabrication d'une machine moyenne vers 1960. Ses deux pièces principales sont le **stator** (partie fixe) et le **rotor** (électroaimant en rotation) : c'est leur interaction électromagnétique qui permet de transformer le mouvement en courant (génératrice) ou inversement (moteur). Les deux principales lignes de fabrication sont similaires : chaudronnerie et/ou usinage, empilage des disques en tôles magnétiques, bobinage (pose des « sections » ou « bobines » de cuivre, isolées de mica) et imprégnation (pièces enduites de vernis polymérisé à chaud pour optimiser les échanges thermiques). La machine est montée dans la nef centrale, puis essayée (la plate-forme fut toujours un atout pour l'usine), avant d'être expédiée par le rail.



Le « grand hall »  
ou « hall des gros  
montages » (1953,  
agrandi en 1959),  
vu depuis le quartier  
de l'Aubépine.

pèsent chacune 280 kilogrammes. Au nord, lui répondent la chaufferie et, surtout, l'atelier thermalastic (1953), témoin des progrès dans la conception des isolants nécessaires aux performances des grosses machines tournantes. Cette fabrication, très toxique, était abritée par une médiocre halle hourdée\* de parpaings, couverte de sheds.

L'ensemble est complété par la surélévation des bureaux d'études, la construction de leur annexe (l'usine employait 140 ingénieurs, 280 techniciens et dessinateurs) et celle d'un bâtiment de vestiaires. L'usage du béton, le choix de baies horizontales et les encadrements de fenêtres préfabriqués signent leur appartenance à l'architecture courante des années 1950.

Atelier construit à  
partir de 1953 pour  
la fabrication du  
« thermalastic ». Cet  
isolant performant  
permet de développer  
la fabrication de  
machines tournantes  
de forte puissance,  
telles que les turbo-  
alternateurs.

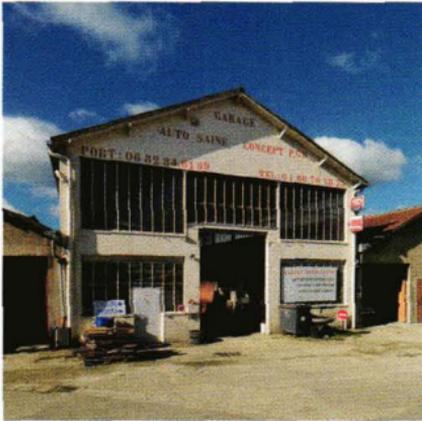


## Innovation : vers l'électronique de puissance

Mais l'avenir de l'usine semble se jouer au nord, dans un modeste hangar. Dès 1948, à la faveur d'une commande pour Pechiney (électrolyse d'aluminium, Saint-Jean-de-Maurienne), S-W développe la fabrication des ignitrons\*, redresseurs à vapeur de mercure (brevet Westinghouse). Il s'agit, une nouvelle fois, de convertir le courant alternatif

(transporté) en courant continu (utilisé). D'emblée, les applications sont nombreuses. S-W équipe des usines électrochimiques, des moteurs de laminoirs ou de machines à papier, des sous-stations de traction (1 500-3 000 V) et des locomotives (pour convertir le courant des nouvelles caténaires 25 kV). En effet, à la différence des commutatrices, les ignitrons ne sont pas soumis aux pertes mécaniques, exigent peu de maintenance et sont moins encombrants. À Champagne, l'architecture de l'atelier ne reflète pas l'importance de l'innovation, ni la haute valeur de ses composants (mercure, graphite pur fabriqué par Carbone Lorraine à Gennevilliers, tubes en verre de Bagneaux-sur-Loing). La petite halle à charpente métallique légère, couverte d'un toit à longs pans, est éclairée sur son pignon par une simple baie horizontale. La mise au point des fabrications fut délicate. Il fallait maîtriser la technique du vide, notamment la soudure verre-métal. Mais l'expérience ouvrait la voie de l'électronique de puissance, précédant les efforts constants de miniaturisation (diodes\* au silicium dès 1958, thyristors\*).

*L'atelier des ignitrons, élevé en 1948.*



*Au nord de l'usine primitive se sont rajoutés notamment, sous S-W, la chaufferie et les bureaux d'études puis, sous J-S, les vestiaires et les sheds MEI.*



*Aux origines de l'électronique de puissance, l'ignitron (brevet Westinghouse) est utilisé pour convertir le courant alternatif en courant continu. Dans une enceinte sous vide, on place un bain de mercure formant cathode et, en partie supérieure, une anode en graphite pur. Le courant, envoyé sur l'électrode (igniter), provoque l'ionisation de la vapeur de mercure : le courant passe, mais seulement lorsque l'alternance de la tension est positive, d'où la création d'un courant continu « haché ». Photographie, années 1950.*



De «J-S» à «J-E»

1964-2011





*Plaque portant le logo de la société Jeumont-Schneider.*

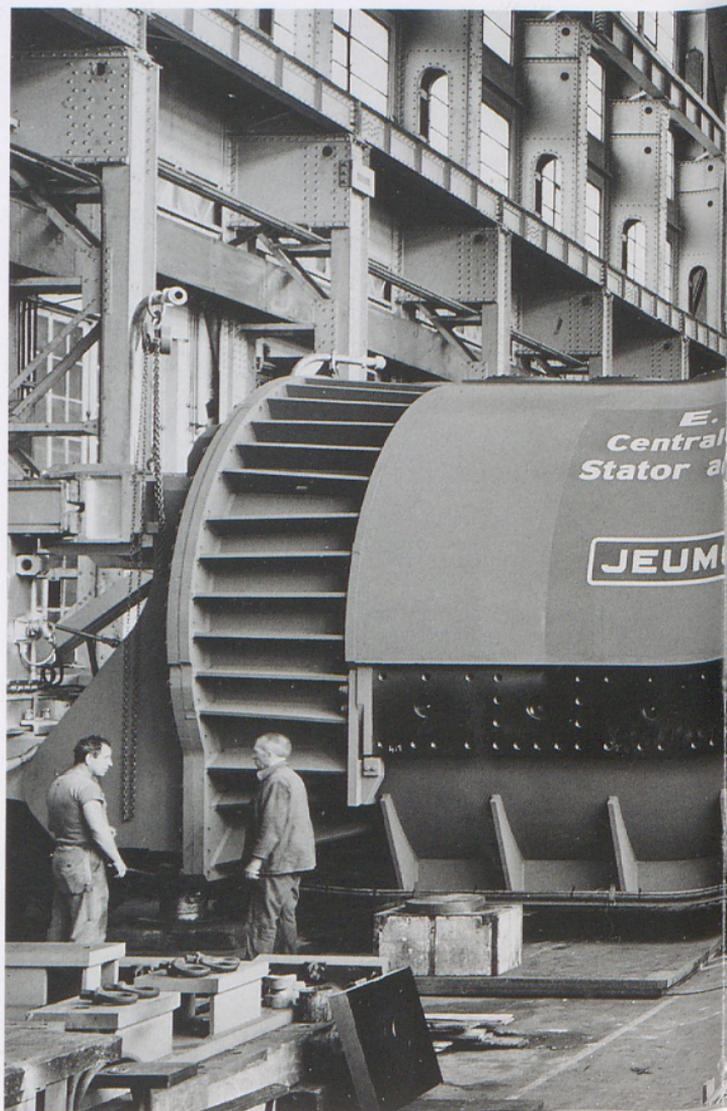
## **La fusion : orgueil blessé et croissance retrouvée**

La troisième vie de l'usine est la conséquence d'une fusion. Pourquoi se marier avec Jeumont ? Dès la fin des années 1950, le fléchissement des commandes d'EDF et le développement de la concurrence fragilisent S-W. Les augmentations de capital successives sont rapidement absorbées. La difficile mise au point des cabines de redresseurs ignitrons pour le laminoir géant de Galati, en Roumanie, met l'entreprise à l'épreuve. De son côté, la FACEJ (Société des forges et ateliers de constructions électriques de Jeumont), filiale du groupe Empain, connaît également des difficultés financières. Dans un contexte national de concentration industrielle, les deux concurrents entendent « rationaliser leurs moyens de recherches, de conception et de production et développer leur action commerciale [...] pour aborder la concurrence nationale et internationale » (S-W, note interne, septembre 1964). Premier acte de la création du groupe Empain-Schneider, la Société de constructions électromécaniques Jeumont-Schneider est fondée le 1<sup>er</sup> octobre 1964. L'entreprise compte 12 500 salariés pour un chiffre d'affaires de 600 millions de francs.

Si la diffusion des compétences passe par la mobilité des ingénieurs, peu d'ouvriers, en revanche, sont déplacés. Mais l'attribution des grosses machines tournantes à Jeumont, qui fait chuter temporairement les effectifs de 2 300 à 1 800 personnes, provoque l'une des rares manifestations que Champagne-sur-Seine ait connue. Dans le « grand hall » récemment achevé, on construit encore le célèbre alternateur 600 MW de Porcheville (puissance jamais dépassée pour un alternateur de centrale thermique à flamme), mis en service en 1967. Champagne conserve la fabrication

*Turbo-alternateur 600 MW pour la centrale EDF de Porcheville. Vue de la carcasse bobinée, assemblée dans le « grand hall ». Photographie J-S, 1<sup>er</sup> juin 1967.*

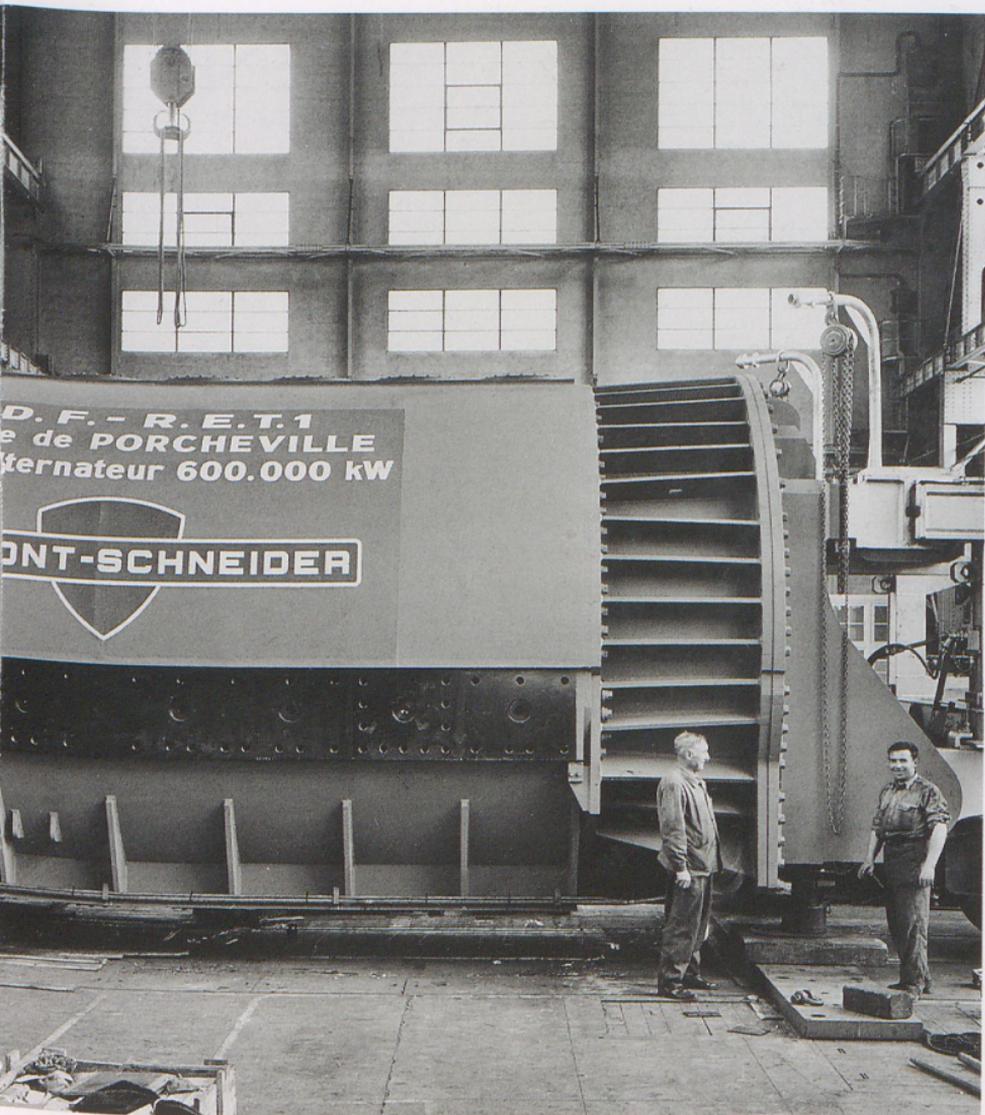
*Turbo-alternateur  
600 MW pour la  
centrale EDF de  
Porcheville. Stator  
assemblé, posé sur  
wagon spécial et prêt  
pour l'expédition.  
Photographie J-S,  
17 juin 1967.*



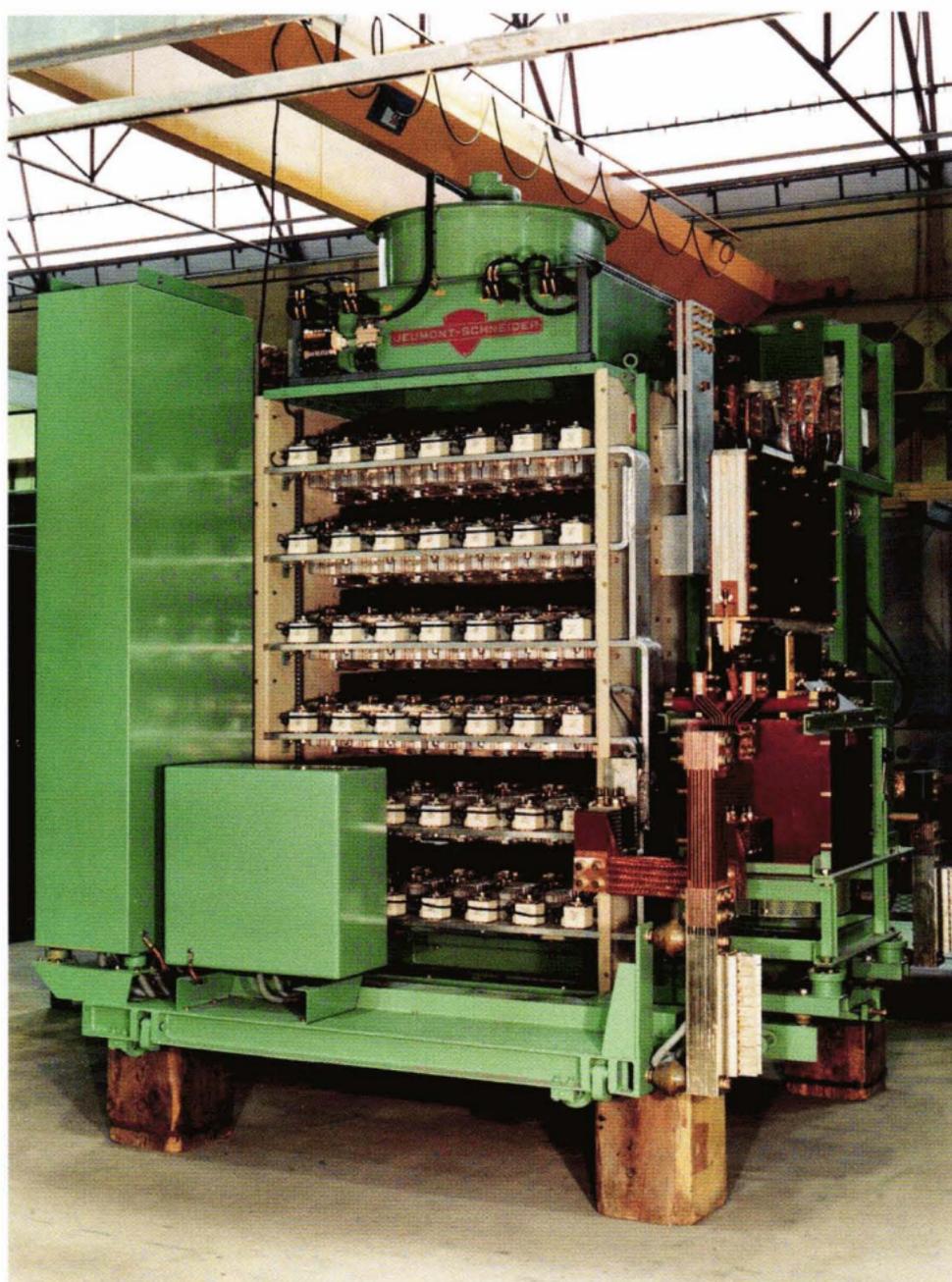
des moteurs de petite et moyenne puissance. L'usine accueille la fabrication de pompes. Surtout, elle voit se développer l'électronique de puissance, la fabrication de transformateurs, de circuits imprimés et la téléphonie, activités pourvoyeuses de nouveaux emplois.

### **Diversification, nouveaux espaces de travail**

La nouvelle société est alors partagée en divisions autonomes. À Champagne, ce sont DMM (département machines moyennes), MEI (division matériel équipements d'électronique industrielle), SVS (ventilation de série), DPH (département pompes hydrauliques) puis, à partir de 1979, ACI (atelier circuits imprimés) et DTL (division télécommunications). L'usine construit des machines tournan-



tes de tous types, adaptées à la demande, notamment pour la marine militaire. Mais l'électronique occupe une place croissante : en 1982, MEI représente 43,5 % du chiffre d'affaires de l'usine, contre 34 % pour DTL et 17,7 % pour DMM. L'électronique de puissance poursuit sa miniaturisation : les ignitrons cèdent la place aux thyristors et diodes au silicium. En 1973, par exemple, la RATP équipe ses sous-stations de chariots redresseurs au silicium : la fin des commutatrices permet de taire les exigences des ouvriers de maintenance. Les chariots Jeumont-Schneider s'exportent. Ils redressent le courant pour les métropolitains de Marseille, Rio, Mexico et Santiago. Des redresseurs spécifiques équipent l'industrie en Afrique du Nord, en Amérique du Sud et en URSS. Conjointement, la téléphonie et l'informatique innovent en proposant les premiers auto-commutateurs\* électroniques d'entreprises et des postes de CAO.



*Chariot redresseur embrochable pour sous-station de la RATP. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les commutatrices sont progressivement remplacées par l'électronique de puissance dans les sous-stations électriques. Photographie J-S, 1973.*

Les nouvelles fabrications exigent l'augmentation rapide des effectifs : l'usine emploie 2 774 personnes en 1974. Des cars J-S acheminent quotidiennement, parfois depuis Sens ou Paris, un personnel majoritairement féminin.

Il faut encore s'étendre : pour l'électronique industrielle (MEI), qui emploie 1 300 personnes, on aménage l'ancien magasin général (premiers circuits imprimés), on construit des hangars (variateurs de vitesse) et, au nord, un long bâtiment de deux étages en béton armé couvert d'un toit-terrasse (diodes silicium et bureau d'études). Au début des années 1980, la téléphonie et l'informatique restent les secteurs les plus rentables de la société (deuxième rang français). Deux ateliers modernes, construits au sud-ouest, témoignent de



Deux femmes conduisent une machine à câbler semi-automatique pour standards téléphoniques. Photographie J-S, 1971.



Poste de travail pour CAO (conception assistée par ordinateur). Écran, tablette à digitaliser et boîtier de contrôle d'écran. Photographie J-S, 1984.



*Vue intérieure  
de l'atelier des  
circuits imprimés.  
Photographie J-S,  
1983.*

cette période. La conception de l'unité de production de circuits imprimés (1979-1981) et de l'atelier division télécommunications (1982) est confiée à l'architecte Claude Boutard de l'Atelier 77 (Melun). Il s'agit de véritables usines intégrées, couvrant respectivement 3 360 et 10 000 mètres carrés. Dans les deux cas, les bureaux d'études, magasins, ateliers annexes et vestiaires sont distribués en périphérie. Au centre, de vastes espaces, sans supports intermédiaires, bénéficient d'un éclairage zénithal : l'unité de circuits imprimés, notamment, est couverte d'intéressants sheds symétriques, formés de coques « M » autoportantes conçues par les Ateliers de constructions métalliques champenois. Ici peuvent se déployer les chaînes de fabrication automatiques.

### **Pourquoi fermer ?**

Après quinze années de diversification au sein du groupe Empain-Schneider, le site de Champagne-sur-Seine est lourdement frappé par la stratégie de Schneider SA, présidé depuis 1981 par Didier Pineau-Valencienne. Dans un contexte de crise consécutive aux chocs pétroliers, la liquidation d'activités traditionnelles (crise et démantèlement de Creusot-Loire en 1984), la cession d'activités dont les parts de marché sont jugées insuffisantes à l'échelle européenne ou mondiale et la création de nouvelles alliances permettent de recentrer le groupe sur la distribution électrique, l'installation électrique, l'électronique industrielle

et les automatismes industriels (rachat de Télé-mécanique et de l'américain Square D). Les activités de la filiale Jeumont-Schneider, déficitaires ou non, sont progressivement restructurées puis cédées. À Champagne-sur-Seine, de 1985 à 1989, les effectifs chutent de 2 380 à 1 200 personnes. Dès 1988, Bosch acquiert la division télécommunications avant de quitter le site.

En 1989, l'usine est scindée en trois unités. D'une part, l'usine des origines intègre la société ABB-JS, puis ABB (Asea-Brown-Boveri). Le groupe suisse, fabricant traditionnel de machines tournantes, conscient des atouts du site, entend renouveler le matériel et les méthodes puis développer la mécanisation (machines à bobiner). Après un plan social, ABB emploie bientôt 250 personnes. D'autre part, au nord du site, les divisions MEI et MSA, rebaptisées Jeumont Schneider Automation et Jeumont Électronique de Puissance (JEP), intègrent la nouvelle société Jeumont-Schneider-Industrie (JSI). Mais le démantèlement se poursuit. MSA quitte Champagne-sur-Seine pour Avon. En février 1993, Schneider SA se retire de Jeumont-Schneider-Industrie. JEP est cédé à Framatome puis, en mai, au concurrent Cegelec (Alcatel-Alsthom). La fermeture a lieu le 1<sup>er</sup> avril 1994.

*Vue de l'atelier des circuits imprimés (1979-1981), couvert de sheds en coques «M» autoportantes. Rachetée à J-S en 1986 par le groupe Cofidur (sous-traitance électronique), cette unité qui employait 47 salariés a fermé ses portes en 2003.*





1936, grève générale.

## Grèves et manifestations à Champagne

Implantée en milieu rural, loin de l'effervescente banlieue, l'usine pourvoyeuse d'emplois et de salaires enviés n'apparaît pas comme un foyer précoce de revendications syndicales. C'est que, dès les premières années, les initiatives patronales s'étaient multipliées : logement, formation, loisirs (*voir ci-après*). Il faut attendre la Grande Guerre, avec la mise en place de nouvelles grilles salariales, pour que les ouvriers manifestent : Alphonse Merrheim, délégué

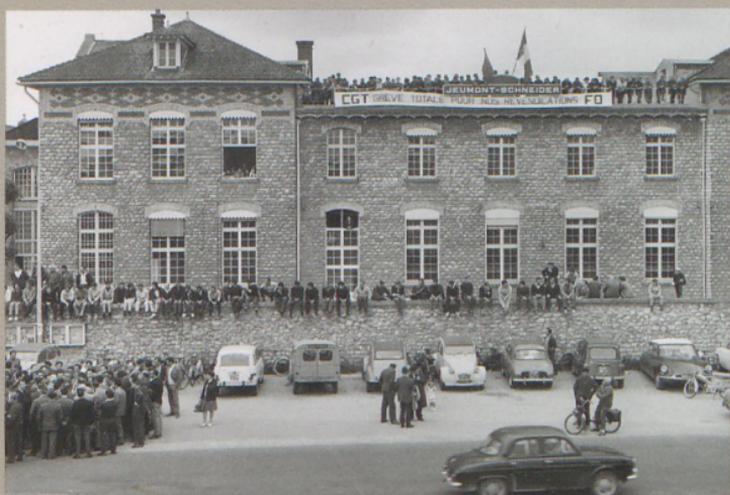
de la Fédération des métaux (CGT), doit tenir meeting à Champagne le 26 octobre 1917 pour rappeler l'impératif de l'Union sacrée (Richard Michel). Après l'armistice, l'Union départementale de la CGT organise ici son congrès annuel. Mais le vote communiste reste faible durant les années 1920 : Champagne n'est pas « Montereau-la-Rouge ». Les ouvriers, toutefois, ne sauraient manquer les grands rendez-vous : l'usine est occupée en juin 1936. Durant les Trente Glorieuses, le taux de syndicalisation atteint 70 à 80 %,



1964, manifestation contre les conditions de la fusion entre S-W et Jeumont. Le défilé unitaire s'engage sur la place du marché (cliché Serge Dissoubray).



répartis entre la CGT, FO et la CGC. Plusieurs années de négociations aboutissent aux accords salariaux avantageux de 1959. Mais la principale manifestation a lieu en 1964, à l'annonce de la fusion avec Jeumont : le « gros matériel » quittant Champagne, les salariés redoutent d'être licenciés ou déplacés (finalement, les départs sont peu nombreux et les reconversions s'opèrent rapidement). Plus encore, le souvenir de Mai 68 est resté vif dans les esprits. À l'appel des syndicats, les ouvriers occupent l'usine durant trois semaines, se succédant pour la surveillance et l'entretien du matériel. Un drapeau rouge, fixé par la CGT, flotte au sommet du



1968, l'usine occupée (cliché Serge Dissoubray).

1968, drapeau rouge fixé par la CGT (cliché Serge Dissoubray).

clocheton. À la reprise du travail, l'augmentation des salaires (10 %) s'accompagne d'un assouplissement des relations hiérarchiques héritées de la rigueur creusotine.

À partir des années 1980, les plans sociaux se succèdent jusqu'aux fermetures de 1989 (département machines moyennes repris par ABB) et 1994 (JSI). En 2005, ABB choisit à son tour de quitter le site. Le traumatisme est tel, suite aux nombreux licenciements dans le bassin d'emploi (SKF, Innovations Mécaniques, Nina Ricci, Thomson Videoglas), que, le



16 avril, 1 000 personnes manifestent entre Thomery et l'usine. Trois ans plus tard, la mobilisation des anciens salariés aura contribué à la reprise de l'usine par Jeumont Electric.

## La reprise : permanence de la construction électromécanique à Champagne-sur-Seine

La désindustrialisation, à Champagne-sur-Seine, n'a porté atteinte que marginalement au patrimoine industriel. En effet, malgré le remplacement du logis de garde par un local de gardiennage (ABB), la démolition du « Cercle des ingénieurs », du pavillon de réception (2002), du bureau d'études annexe et de quelques sheds MEI, les réemplois sont nombreux. Le pavillon du directeur, le bâtiment des diodes silicium et les bureaux d'études sont convertis en logements. Le prestigieux bâtiment de l'administration dessiné par Paul Friesé, dépourvu de ses aménagements intérieurs, attend une réaffectation. Depuis les années 1990, l'intérêt de la localisation, le faible coût du foncier et la fonctionnalité des espaces ont permis le maintien d'une activité productive ou de service (chaudronnerie Teste, Cartonnerie de Paris, menuiserie Léger, stockage dans le « grand hall »). Le carrossier-constructeur Mécagil (Mécagil-Lebon en 1992) occupe le tiers sud des bâtiments centraux depuis 1989.

Mais l'usine de Paul Friesé demeure adaptée à l'industrie électromécanique. ABB, dès 1989, avait réaffirmé ses atouts : localisation, unité fonctionnelle dédiée, station d'essais, savoir-faire. Lorsqu'en 2006, suite à un changement de direction et de stratégie, l'entreprise quitte les lieux, les murs sont acquis par la ville de Champagne-sur-Seine. L'espace est brièvement occupé par DMS, réparateur de machines. Mais le précieux matériel trouve bientôt acquéreur. L'intérêt industriel du

*Vue générale de l'usine prise de la voie ferrée.*





site est alors porté par la mobilisation des salariés et des anciens de J-S : le 3 février 2009, à l'occasion d'une vente aux enchères publiques, les outils de production sont acquis par Jeumont Electric (groupe Altawest). Ainsi, la fabrication de machines – petites et moyennes – a repris dans l'usine de Champagne-sur-Seine, les grosses machines demeurant la spécialité de Jeumont-Nord. Depuis son rachat pour l'euro symbolique à la commune de Champagne-sur-Seine en 2009, cette partie de l'usine est aujourd'hui propriété de la communauté de communes Moret Seine & Loing. En complément, dans ses annexes nord, elle abrite une pépinière d'entreprises.

*Mécagil-Lebon, atelier « hivernage », préparation d'une lame de déneigement avec mise en place du cintrage polyéthylène sur l'ossature.*

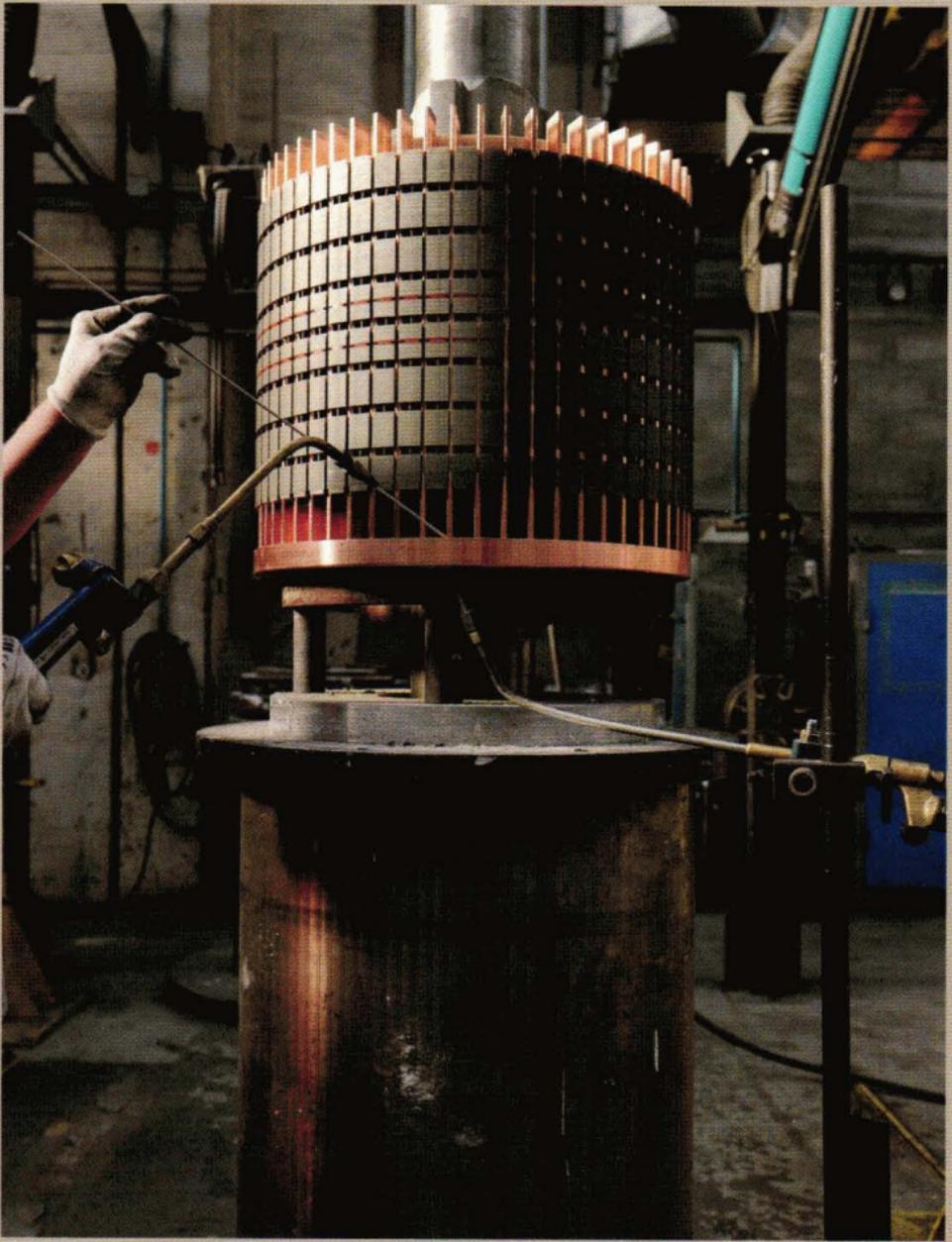


*Jeumont Electric, atelier de fabrication des bobines. Un geste traditionnel : les navettes de fils de cuivre, ou « bobines », sont enveloppées manuellement de ruban isolant, appelé « papier de mica ».*

*PAGE CI-CONTRE EN HAUT  
Jeumont Electric,  
poste de brasage.  
Des barres de cuivre  
ont été placées dans  
les encoches du rotor  
(plaques de tôles  
empilées autour d'un  
arbre), puis usinées.  
Les cercles de cuivre  
sont alors assemblés  
aux barres par  
brasage manuel.*

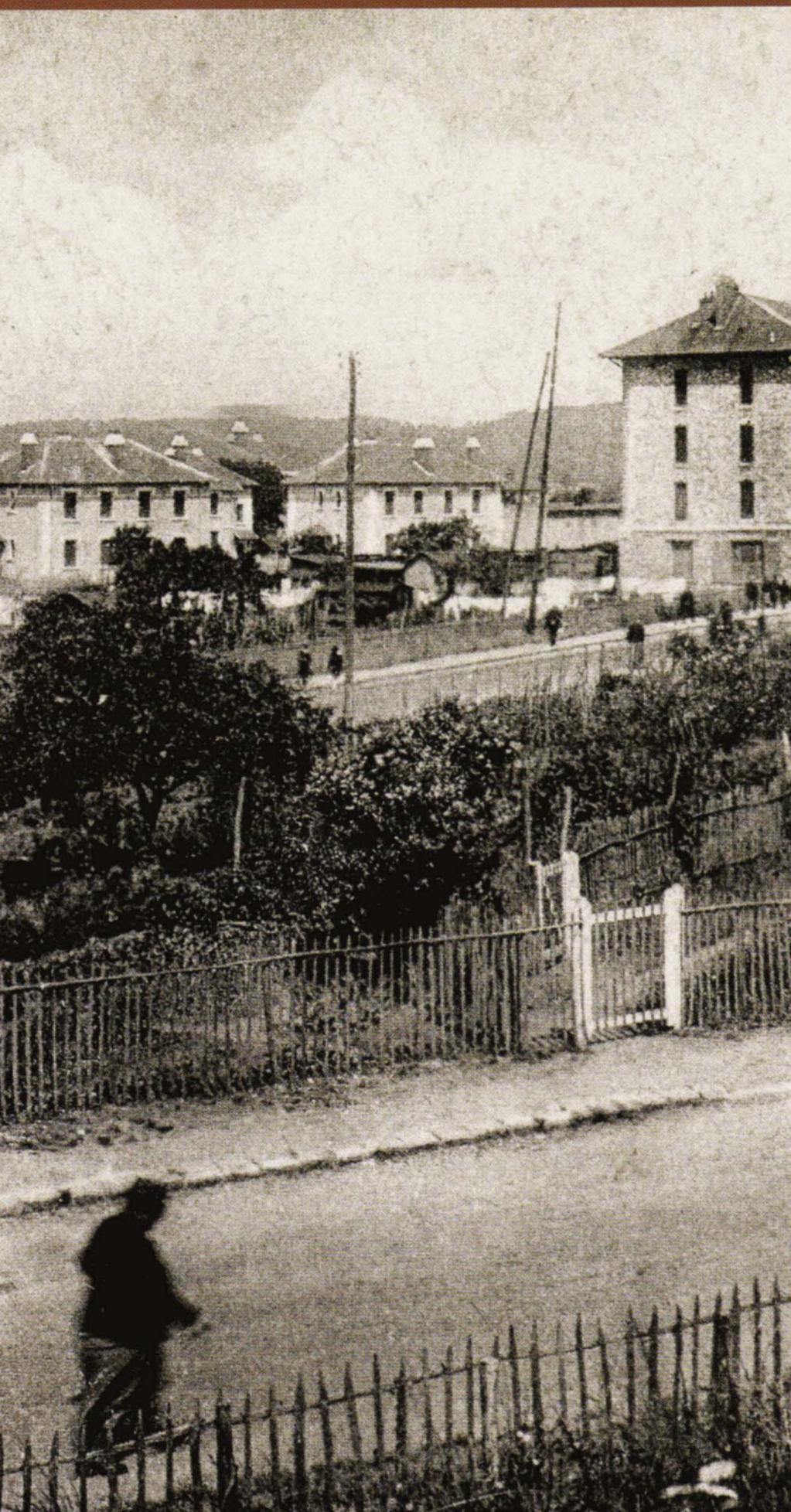


*Jeumont-Electric, atelier de bobinage. La bobine est placée dans les encoches d'une lanterne de stator empilée.*



*Jeumont Electric, atelier d'usinage. Positionnement du rotor sur le tour : l'extrémité des barres de cuivre doit être usinée et ajustée avant l'assemblage des cercles.*

# Une ville pour l'usine



## «C'était une ville industrielle à créer»

Dix ans après la fin des travaux, évoquant son œuvre et suggérant de la poursuivre, l'architecte Edmond Delaire (1856-1921) en soulignait fortement les enjeux singuliers : «C'était une ville industrielle à créer [...], il ne s'agissait point d'une extension lente et progressive de certains faubourgs d'une ville déjà pourvue des éléments essentiels, mais de la création immédiate de nouveaux quartiers urbains et simultanément des organes de voirie municipale – rues, égouts, lumières, eaux – aussi bien que des édifices d'utilité première, écoles, postes, mairie, etc.» (*La Construction moderne*, 15 juillet 1916). De 1896 à 1906, la population de Champagne-sur-Seine est passée de 740 à 1 772 habitants. En deux ans, de 1902 à 1903, une petite ville avait été construite entre l'ancien village, la nouvelle usine, la Seine et la voie ferrée. Comment financer un tel projet, et quels principes retenir pour le réaliser ?

Au Creusot, depuis les années 1860, l'accès à la propriété est encouragé. En effet, dans la forme d'économie sociale pratiquée par les établissements Schneider – initiatives patronales dans les domaines de l'instruction, du logement et de la santé –, l'extension du système locatif n'est pas

*Le quartier du Merisier, vu depuis la place Schneider. Carte postale (détail), après 1930.*

*Vue du «Nouveau quartier» depuis Thomery.*

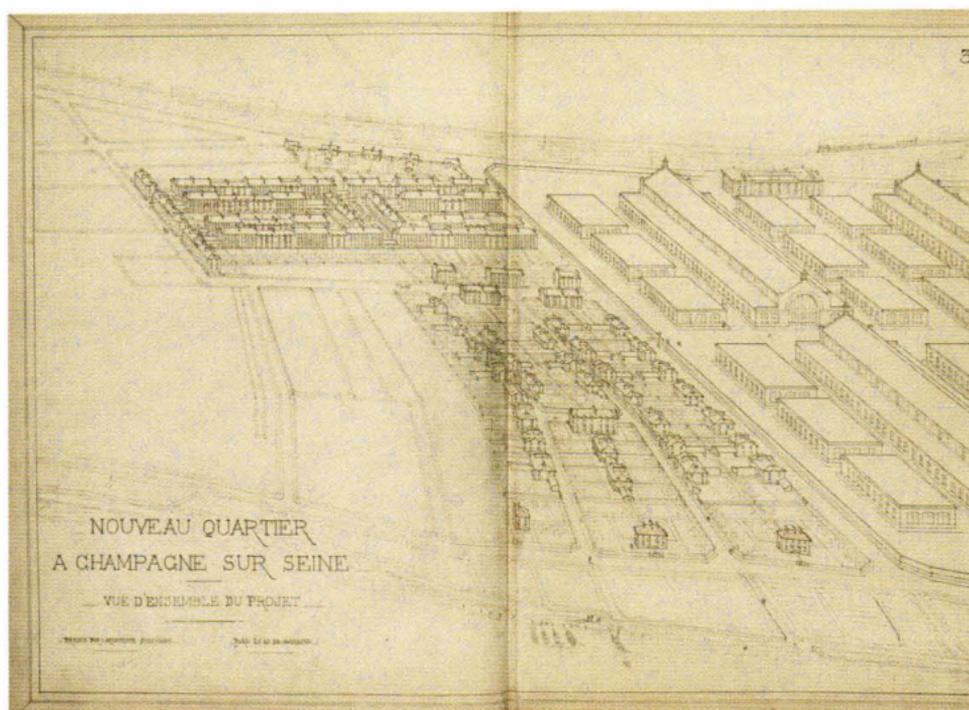


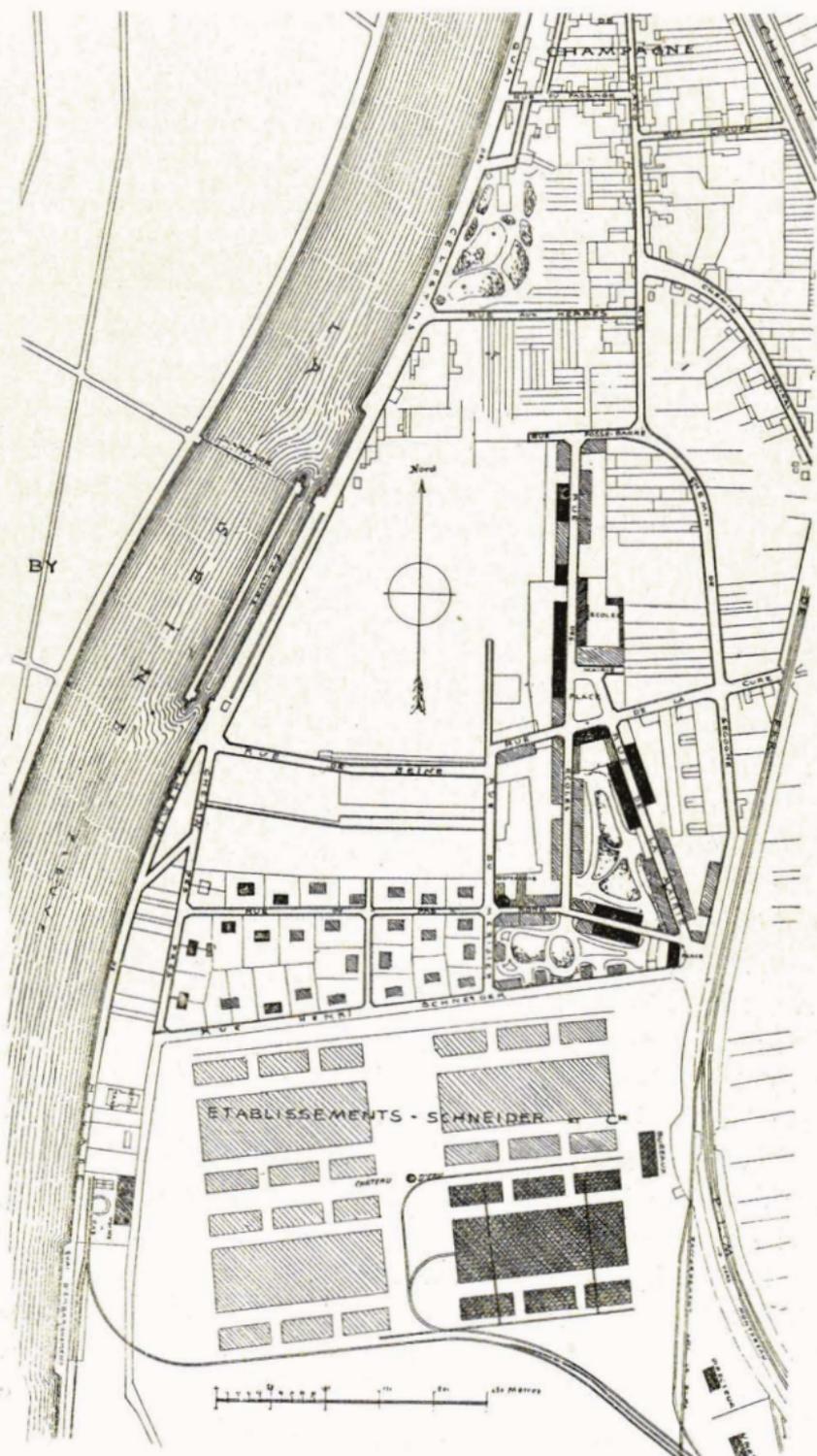
une finalité. La formule immobilise des capitaux et, surtout, l'épargne et la propriété sont jugées préférables car indispensables à l'enracinement et à la moralisation des populations ouvrières. Mais les usines nouvellement créées hors du Creusot à partir de 1898 (Le Havre, Harfleur, Sète) ne peuvent attendre. À Champagne, il faut loger 240 familles creusotines déplacées et attirer la main-d'œuvre locale. D'où la création d'une société anonyme permettant un appel de capitaux, rémunérés sur les futurs loyers. La Société immobilière de Champagne est fondée le 31 juillet 1902 à l'initiative du promoteur Maurice Chamaillé. Pour construire la ville, la société dispose d'un premier capital de 700 000 francs, contrôlé pour un tiers par Schneider & C<sup>ie</sup>.

### Projets, réalisation : le « Nouveau quartier » d'Edmond Delaire

Dès 1900, l'architecte est choisi : en décembre, Edmond Delaire livre ses premiers plans. On sait qu'il avait été le camarade de Paul Friesé (son « éminent confrère et ami ») à l'École des Beaux-Arts et qu'il se réclamait des idées de Frédéric Le Play. On lui doit, dans le jardin du Luxembourg, le monument érigé en l'honneur du penseur de l'« économie sociale » et du paternalisme. Le « Nouveau quartier » de Champagne-sur-Seine constitue l'œuvre urbaine majeure d'Edmond Delaire, exprimant ses ambitions sociales et hygiénistes au service de la prospérité industrielle.

*Edmond Delaire,  
premier projet  
pour le « Nouveau  
quartier » de  
Champagne-  
sur-Seine,  
25 décembre 1900.*





Les principes généraux sont acquis dès les premières esquisses. À l'est, le long de la voie ferrée, l'architecte dessine un plan orthogonal dont les voies principales, orientées nord-sud, conduisent vers l'usine. C'est le domaine des ouvriers. Ils seront logés dans des « maisons urbaines », ou « maisons-blocs », immeubles à deux ou trois étages carrés avec jardin collectif : « La maison à étages s'est imposée aux organisateurs du nouveau quartier, parce que la dépense s'abaissait d'un tiers. Mais aussi l'étendue de terrain nécessaire diminuait dans la même proportion. La Compagnie n'avait pu acquérir que 10 hectares, et il lui

*Plan du « Nouveau quartier », constructions projetées et réalisées. Extrait de L'Architecture, 1<sup>er</sup> décembre 1906.*

fallait prévoir le développement du quartier. L'expérience a montré que la convenance aussi avait été satisfaite. » (A. Vaillant, *L'Architecture*, 8 décembre 1906). À l'ouest, sur les pentes rejoignant le fleuve, Delaire prévoit un lotissement de « pavillons » variés, ou « maisons familiales », bénéficiant d'une charmante vue sur Thomery. L'entreprise les attribuera aux employés et ingénieurs.

Le second projet, publié en octobre 1901 dans *L'Architecture*, montre une adaptation à la réalité concrète des acquisitions foncières. Le plan n'est plus orthogonal, faute d'avoir pu acquérir une parcelle le long de la voie ferrée (J.-P. Frey). La conséquence est décisive : Edmond Delaire trace une voie oblique reliant la place de la Mairie au nouveau rond-point. Cette place, significativement rebaptisée « place Henri Schneider » quelques mois plus tard, devient alors le pivot de la ville, le passage obligé entre le « Nouveau quartier » et l'usine, sur le trajet quotidien des ouvriers. À ce stade, Delaire projette encore de réaliser « 61 maisons-blocs de 750 logements » et « 89 maisons familiales pour 113 familles », soit une population prévue de « 5 000 ou 6 000 habitants ouvriers ». Tous bénéficieront des derniers progrès de l'hygiène : « L'eau sera partout distribuée. Les évacuations ménagères se feront par le tout-à-l'égout. » (*L'Architecture*, 19 octobre 1901). Les commerces et la poste seront aménagés au rez-de-chaussée des immeubles. L'ensemble sera complété par un groupe scolaire et une mairie.

Le résultat final est plus modeste : « Le premier groupe de 9 maisons a été commencé en octobre 1902 [première pierre posée le 29 octobre] et terminé en juin 1903. Le second groupe de 23 maisons a été commencé en juillet 1903 et terminé le 15 novembre de la même année. Ils comprennent ensemble 44 boutiques et 269 logements destinés au personnel des établissements Schneider & C<sup>ie</sup> ; la dépense totale s'est élevée à 1 300 000 francs environ. » (E. Delaire). La performance reste notable : la Société immobilière peut héberger d'emblée 1 200 personnes.

Malgré une ambition réduite, le « Nouveau quartier » offre un aspect urbain. Les hautes silhouettes des immeubles en meulière blanche, aux décors modestes mais variés, s'opposent aux maisons basses du « Vieux Champagne ». La promesse du tout-à-l'égout a été tenue : le dispositif est alimenté par le château d'eau de l'usine. Le plan de la ville privilégie les familles : leurs appartements, plus spacieux, sont placés au plus près de la place du marché ; les célibataires sont logés

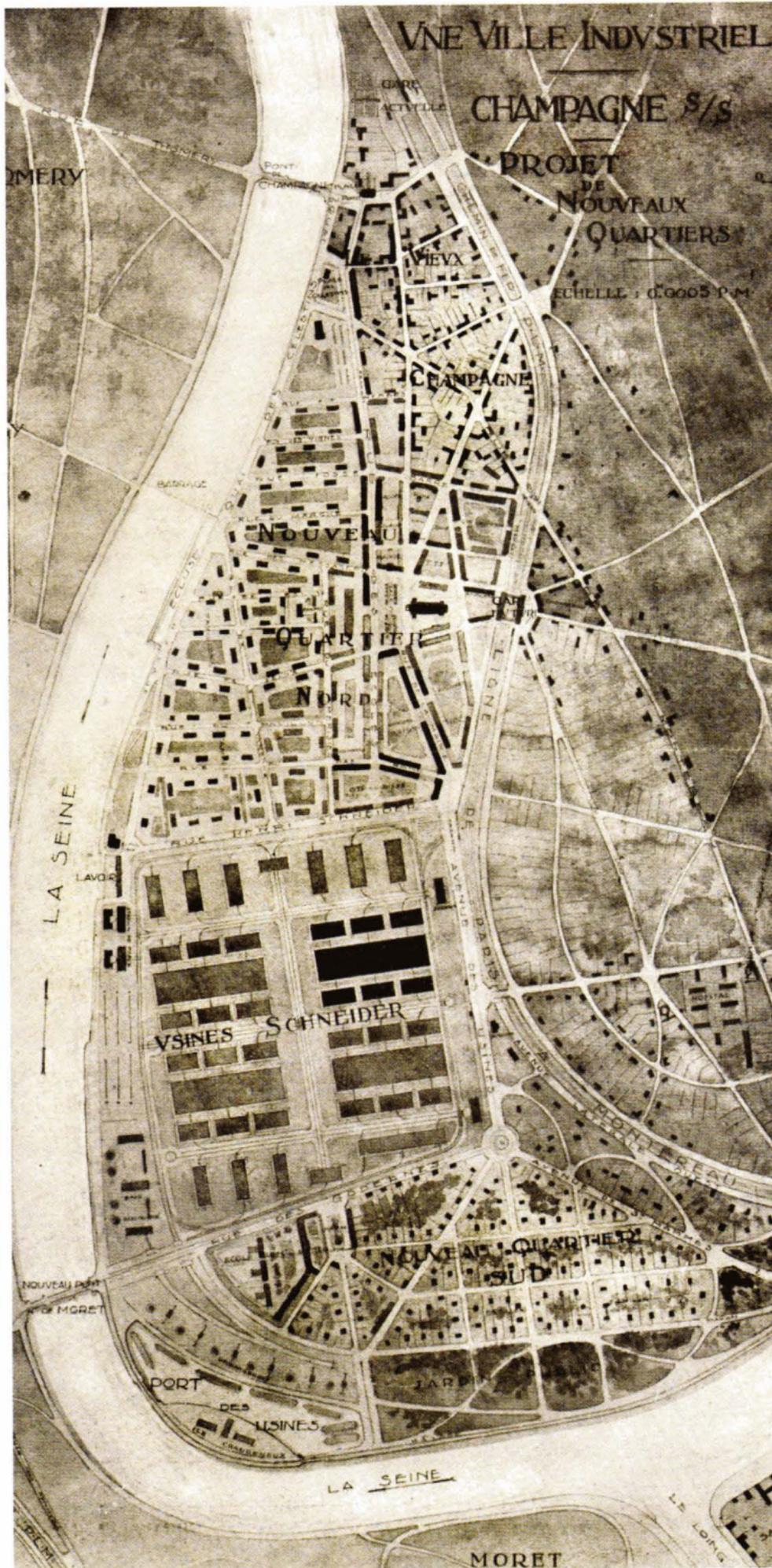


plus à l'écart, au nord de la rue des Écoles (rue Georges Clemenceau). Les commerces de proximité sont intégrés aux immeubles, ainsi que la poste. L'ensemble compte « 270 logements de 1 à 5 pièces et 44 boutiques » (J.-P. Frey). Les équipements publics sont peu nombreux. La Société immobilière a fait construire une coopérative à la jonction du quartier des immeubles et du secteur des pavillons (8 maisons doubles). Mais la mairie est restée en bord de Seine, et le groupe scolaire a été construit par la ville selon les normes du ministère de l'Instruction publique (actuel lycée Georges Clemenceau). Si Schneider & C<sup>ie</sup>, dès 1913, installe une école industrielle dans un pavillon de la rue Grande, il faut attendre 1934 pour qu'une école de garçons vienne compléter, au nord, la perspective de la rue des Écoles.

*Immeubles en meulière blanche du « Nouveau quartier », ancienne rue des Écoles (actuelle rue Georges Clemenceau).*

## Industrie et utopie urbaine

Mais Edmond Delaire s'est aussi voulu visionnaire. Au cœur de la Grande Guerre, dans la perspective de la reconstruction, il participe à l'exposition « La Cité reconstituée », organisée durant l'été 1916 par l'Association des hygiénistes et techniciens municipaux, aux côtés de Tony Garnier et de sa célèbre Cité industrielle. Émancipé de toute contrainte, Delaire peut transcender le projet réalisé et présenter



« le programme complet de la ville future » de Champagne-sur-Seine. Consciemment utopique, la ville « supposerait une population totale de 25 000 âmes; les constructions publiques et privées, y compris les dépenses industrielles, excéderaient 200 millions ». Comme Garnier, en pionnier – mais à une moindre échelle et respectant les canons de l'École des Beaux-Arts –, il pense la ville industrielle dont l'usine nourricière serait le cœur matriciel. La voici au centre du plan, occupant 65 hectares, plus grande encore que dans les rêves d'Oscar Helmer. Elle est desservie par « un port spécial », une nouvelle gare et un réseau de voies ferrées, quand la ville est drainée par un « réseau de tramways Thomery-Moret-Saint-Mammès ». Au nord, se « concentreront les habitations commerciales et ouvrières » et les édifices publics, « hôtel de ville, église, postes et télégraphes, écoles », puis un « lavoir et établissement de bains ». À l'ouest, dans la « cité-jardin » du bord de Seine, « plusieurs centaines de pavillons isolés seraient construits ». Au sud, dans l'actuel quartier de l'Aubépine, des « pavillons de famille avec jardins et petits lots » ainsi qu'une « école d'arts et métiers contiguë aux usines » (*La Construction moderne*, 15 juillet 1916). De cette ville rationnelle mais rêvée, dédiée au bien-être des ouvriers et au succès de la nouvelle industrie électrique, le « Nouveau quartier » de Champagne-sur-Seine ne constitue que la version réduite, mais concrète et réalisée.

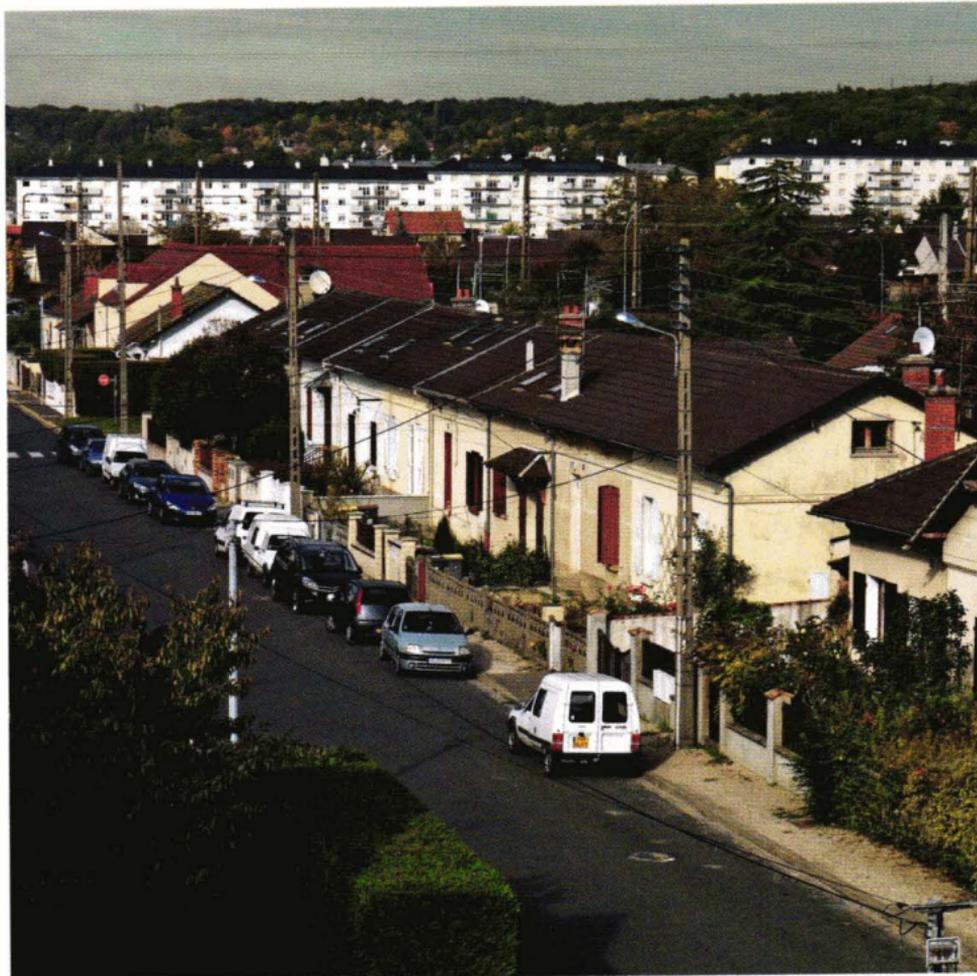
*Projet de ville industrielle présenté par Edmond Delaire à l'exposition « La Cité reconstituée ». Extrait de La Construction moderne, 15 juillet 1916.*

## La croissance par l'usine et sans l'usine

La ville ne s'est pas développée selon la vision d'Edmond Delaire. D'abord parce que l'usine, sa raison d'être, n'a pas crû dans les proportions espérées. Ensuite parce que Schneider & C<sup>ie</sup> puis S-W ont confié les nouvelles constructions ouvrières au service Architecture du Creusot, au gré des afflux de main-d'œuvre.

La première phase correspond à la première maturité de l'usine. Le carnet de commandes se remplit. Dès 1908, Schneider & C<sup>ie</sup> fait construire les 10 pavillons de la cité Loyson, à proximité des jardins ouvriers des Basses-Godernes. En 1912-1913, la cité du Pas-Rond, puis cité des Alouettes, est élevée de part et d'autre de l'actuelle rue de la Libération. En 1914, l'usine emploie 1 330 ouvriers et employés. Durant la Grande Guerre, l'augmentation brutale des effectifs, notamment d'origine coloniale, s'accompagne de la création de baraquements provisoires.

*La cité des Alouettes,  
inspirée des cottages  
anglais (1912-1913).*



*Quartier de l'Aubépine,  
rue Henri Paul.  
Au fond, les logements  
HLM de la rue Jean  
Cocteau (1963-1965).*

Une seconde phase de construction s'amorce au début des années 1920. C'est le temps des premières fabrications d'alternateurs pour les centrales hydrauliques et le début de la traction ferroviaire électrique. En 1928, l'usine emploie 1 670 personnes. Aussi, dès 1920-1921, sont construits les rangs de la cité de l'Aubépine, puis quelques pavillons supplémentaires en 1929. Le lotissement de la rue des Écoles prolongée (partie sud de la rue Georges Clemenceau) est construit en 1932, avant que la crise ne touche sévèrement l'usine. Dans le même temps, la hiérarchie sociale

associée au logement s'est estompée (J.-P. Frey). Les attributions par le comité d'établissement de S-W reposent désormais sur des critères familiaux et sociaux.

La troisième phase débute après la Seconde Guerre mondiale. Fait majeur, l'Office HLM prend le relais de l'usine pour la construction de logements et dépasse rapidement l'œuvre accomplie. Certes, S-W construit encore dans l'urgence la cité Knox (rue Henri Schneider), « baraquements en bois avec soubassements en dur », puis des dortoirs pour célibataires au sud-ouest de l'usine, ensembles aujourd'hui détruits. Quelques pavillons pour employés et ingénieurs viennent compléter le quartier du Pas-Rond. Mais face à l'augmentation des effectifs (2 250 personnes en 1953) et de la population, l'Office public intercommunal HLM de Fontainebleau-Champagne-sur-Seine est créé en 1949 à l'initiative de MM. Chaîne (directeur de l'usine), Pajot (maire de Fontainebleau) et Maugé (maire de Champagne-sur-Seine). Jusqu'ici, la Société immobilière et l'usine avaient construit « 518 logements » (J.-P. Frey). Mais l'œuvre de l'Office HLM est plus remarquable encore : entre 1953 et 1984, il réalise « 749 logements » (J.-M. Regnault). Cet effort est complété par des opérations d'accession directe à la propriété (lotissements « Castors » du Vieux-Clos et des Prés-l'Aubépine en 1954 et 1958). L'usine, à l'initiative du directeur Lacagne, construit encore, en 1960, 11 pavillons d'ingénieurs. C'est ici, au sommet de la côte de Saint-Mammès, avant d'accéder à la chapelle orthodoxe, qu'est élevée la nouvelle église Saint-François-d'Assise (1964-1965). Enfin, à partir de la fin des années 1970, Jeumont-Schneider sur le déclin vend à l'Office HLM la cité des Alouettes et les immeubles du « Nouveau quartier », progressivement réhabilités.



Lotissements  
« Castors » des Prés-  
l'Aubépine (1958).

# Parcours en ville



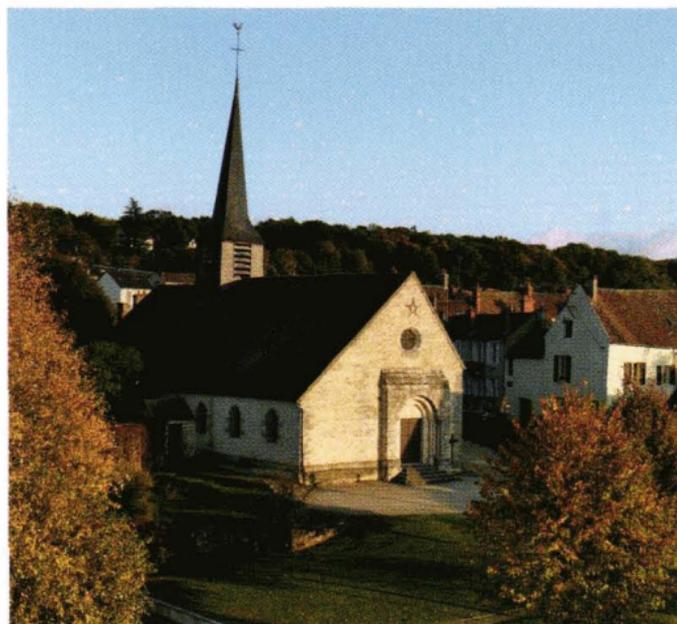
L'AUBEPINE

## ITINÉRAIRE I DU « VIEUX CHAMPAGNE » À L'USINE

### 1 Église Notre-Dame

Rue de l'Église

En sortant de la gare, on entre dans le « Vieux Champagne » par la rue du Général de Gaulle. À droite, au pied du pont de Thomery, l'église Notre-Dame ouvre son porche vers la Seine. Ce modeste édifice, élevé entre le XII<sup>e</sup> siècle (chœur et façade) et le XVII<sup>e</sup> siècle, fut longtemps la seule église du « Nouveau quartier » et des lotissements ouvriers, jusqu'à la construction de la chapelle en bois de l'Aubépine et son remplacement par l'église Saint-François-d'Assise en 1964-1965 (voir p. 81, itinéraire 2, n° 4).



### 2 École industrielle Schneider

23, rue Grande

Un détour par la rue Grande permet d'évoquer d'emblée les pratiques de l'économie sociale (logement, santé, éducation) partiellement transposées du Creusot à Champagne par les établissements Schneider. Ainsi, dès le transfert des ateliers d'électricité, l'entreprise crée l'« École industrielle de MM. Schneider & C<sup>ie</sup> », d'abord réservée « aux enfants du personnel ouvrier et employé de l'usine

« L'orgue de barbarie »,  
char du quartier  
de l'Aubépine.  
Fête du 1<sup>er</sup> mai 1986,  
place Henri Schneider.



de Champagne-sur-Seine » puis, en raison des besoins croissants de l'usine, « à tous les enfants de la région [...] se destinant à l'industrie ». Il s'agit, pour les garçons de plus de 12 ans (après le certificat d'études) de « compléter leur instruction technique sans s'éloigner du foyer paternel ». L'école « assure aux élèves des emplois divers à l'usine de Champagne ». Les meilleurs pourront prétendre aux « concours d'ingénieurs et de contremaîtres expérimentés » (notice Schneider & C<sup>ie</sup>, vers 1918). Ne comptant qu'une vingtaine d'élèves à l'origine, elle accueille déjà trois promotions (une par année d'études) pendant la Grande Guerre. Dès 1913, on aménage deux salles de classe au rez-de-chaussée de ce pavillon récemment construit, acheté au sieur Sapy. C'est ici qu'est dispensé l'enseignement général, alors que les cours de dessin ont lieu dans le bureau d'études, et l'enseignement pratique dans un atelier de l'usine. L'école industrielle Schneider fusionne en 1931 avec l'école technique La Fayette. Le pavillon et son annexe abritaient encore, au temps de Jeumont-Schneider, des activités périscolaires (mécanique) gérées par le comité d'entreprise.

---

### ③ Lycée technique La Fayette

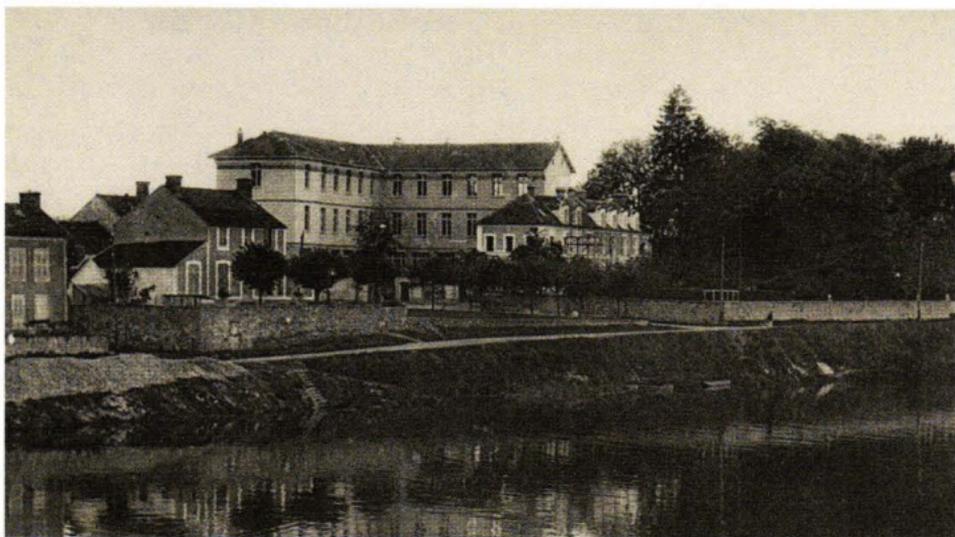
*Rue des Célestins*

On se dirige ensuite vers la Seine, jusqu'à l'ancienne place communale. Ici, surplombant le fleuve, s'étend le lycée technique La Fayette, élevé à partir de 1966-1967 en remplacement de l'ancienne école La Fayette fondée en 1919. La longévité et la croissance de cet établissement doivent beaucoup à la proximité de l'usine Schneider. Le 3 mars 1916, Georges Vaillant et son épouse créent l'Œuvre des pupilles de l'école publique de Seine-et-Marne pour venir en aide aux orphelins

de la Grande Guerre. Après le conflit, d'importants dons étrangers sollicités par l'Œuvre permettent à l'Œuvre de fonder trois écoles techniques pour les orphelins (Uruguay-France à Avon, l'école industrielle de Champagne, la ferme-école de Pittsburgh à Fontaineroux). L'ensemble est complété en 1920 par le centre d'apprentissage horticole des Pressoirs-du-Roy. À Champagne, un don de la Croix-Rouge américaine permet l'acquisition du château des Célestins : l'école La Fayette, ouverte le 1<sup>er</sup> novembre 1919, est inaugurée l'année suivante par le maréchal Joffre. D'emblée, Schneider & C<sup>ie</sup> aménage les ateliers, offre les machines, met à disposition un ingénieur chef d'atelier, un ingénieur professeur d'électricité et deux maîtres ouvriers (Michel Pons). En 1927, l'Œuvre présidée par Jacques-Louis Dumesnil obtient que Pittsburgh et La Fayette deviennent des « écoles de métiers » : le recrutement n'est plus limité aux seules pupilles. La Fayette fusionne alors avec l'école industrielle Schneider (1931). On y forme bientôt plus de 200 élèves au CAP (métiers variés de la

*L'école La Fayette  
vue depuis Thomery.  
Carte postale,  
années 1920-1930.*

*École La Fayette, vue  
intérieure de l'atelier.  
Carte postale,  
années 1920-1930.*



construction mécanique et de l'électricité) et au brevet industriel, avec stage pratique de trois mois à l'usine, qui demeure son principal débouché. Cette croissance, qui se poursuit après-guerre, exige des travaux : les sheds en bois sont remplacés en 1953 par des ateliers à structures métalliques. Le statut change également : l'école devient collège technique, lycée technique départemental en 1960 (l'Œuvre des pupilles se retire), puis national en 1965, témoignant de la pérennité du projet initial. À l'exception de quelques halles d'ateliers, l'école est détruite pour laisser place au nouveau lycée, inauguré par le ministre Alain Peyrefitte le 30 mars 1968.

---

#### **4 Groupe scolaire, puis école des filles, actuel lycée Georges Clemenceau**

*5, rue Georges Clemenceau, 3, place Paul Jay*

Au-delà du monument aux morts, débute le « Nouveau quartier » en meulière blanche, conçu par Edmond Delaire pour la Société immobilière de Champagne. À gauche, le groupe scolaire, malgré la différence de style, est contemporain de l'ensemble. En 1901, Champagne ne dispose en effet que d'une petite école de garçons (rue des Célestins, 32 élèves), d'une « école enfantine » (rue des Célestins, 48 élèves) et d'une école provisoire de filles (rue Grande, 50 élèves). Mais « par suite de la construction d'une usine de moteurs électriques par MM. Schneider & C<sup>ie</sup> du Creusot, et d'un groupe important de maisons par les soins d'une société immobilière, la population de Champagne-sur-Seine s'accroît et va augmenter dans des proportions anormales » (lettre du maire à l'inspecteur d'académie, 31 janvier 1903). Dès

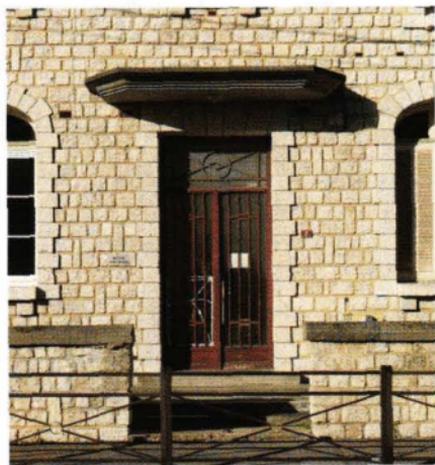


1902, l'architecte melunais Victor Baustert – on ignore pourquoi Delaire n'est pas choisi – dresse pour la municipalité les plans d'une mairie-école de type fort répandu sous la III<sup>e</sup> République, avec pavillon central accosté de deux ailes, l'une dévolue aux garçons, l'autre aux filles (six classes au total). Ici, le pavillon central abrite seulement les logements des instituteurs. La mairie que Delaire rêvait de dresser sur la place ne verra jamais le jour. C'est que les moyens demeurent limités : la construction du groupe scolaire n'est engagée qu'en 1904, après réception de la subvention de l'État. Il devient « école des filles » en 1934.

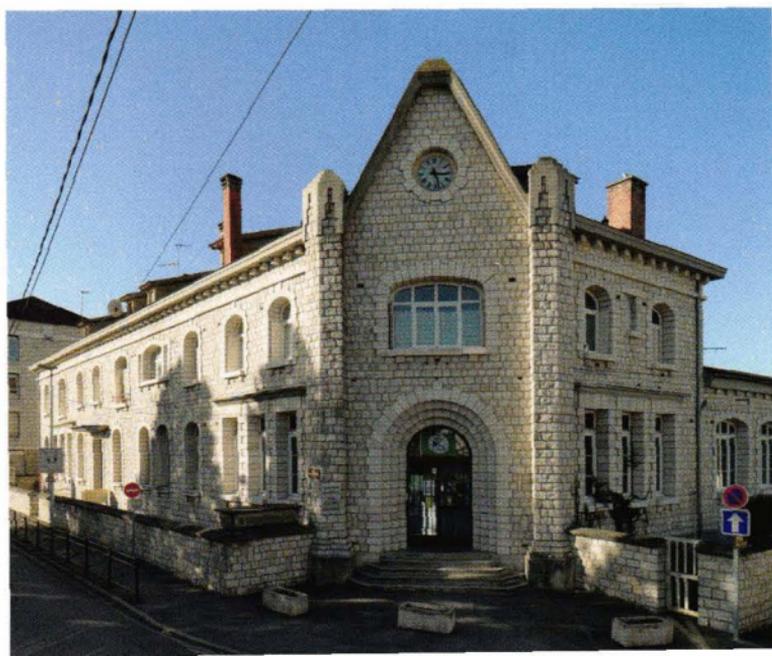
### 5 École des garçons, actuel groupe scolaire de Saint-Gilles

2, rue Georges Clemenceau

L'augmentation des effectifs de l'usine exige la création d'un nouvel établissement. En 1934, une école de garçons prend place à l'entrée de la rue. Construite en maçonnerie de meulière blanche, elle vient couronner la perspective créée trente ans



*Une école de style Arts déco : détail de la porte est et vue du pignon d'angle.*



plus tôt par Edmond Delaire. On remarque surtout l'originalité de son décor Arts déco. Ainsi, à l'est, la porte en ferronnerie géométrique est surmontée d'un auvent léger de ciment moulé. À l'angle, la façade en pan coupé, formant pignon, est encadrée par deux piles monumentales surmontées de pinacles à redents caractéristiques, initialement ornés de sphères.

## 6 « Nouveau quartier » : immeubles de l'ancienne rue des Écoles

4-24, rue Georges Clemenceau

En cheminant vers la place, on rencontre les premiers groupes d'immeubles en meulière blanche appartenant au « Nouveau quartier » (1902-1903). Tous les logements sont pourvus, grâce à l'usine, de l'électricité, de l'eau courante, de WC et du tout-à-l'égout (la salle de bains est une innovation plus tardive). L'ornement des façades, parfois ténu, varie en fonction de l'emplacement des immeubles et de la taille des logements.

Au n° 4, au plus loin de la place, voici la « maison des célibataires ». Il s'agit d'un immeuble à travées, massif, sans ornement, amorti d'un simple pan coupé. Il abritait deux boutiques ou ateliers en rez-de-chaussée et 12 logements, soit 4 logements par étage, comprenant une seule pièce avec cuisine, et WC sur le palier (23 mètres carrés, 110 francs par mois). L'escalier est en ciment armé « facilitant le lavage et évitant les incendies » (C. E. Louis,

4-14, rue Georges  
Clemenceau.



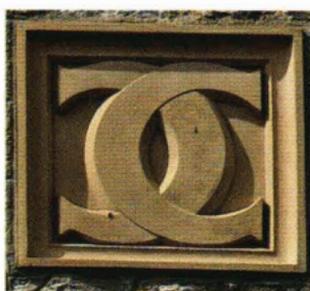


*La Réforme sociale*, 1904). Le n° 6 présente deux travées supplémentaires : il offrait également 12 appartements, mais de 2 ou 3 pièces, cuisine et WC, destinés aux familles à revenus moyens (40 à 60 mètres carrés, 160 à 240 francs par mois). Ici, la frise de couronnement est décorée de motifs sommaires, en briques, et timbrée du monogramme de la Société immobilière. L'immeuble des n° 8 à 12, associant meulière et ciment, a été construit durant les années 1930 à un emplacement libre. Au n° 14, Delaire avait conçu un hôtel de 21 chambres avec café-restaurant.

Le second groupe d'immeubles, qui ferme la place, reprend la même offre de logements : une pièce-cuisine (n° 16), 2 et 3 pièces-cuisine, WC et balcon (n° 18-20), enfin 4 pièces-cuisines, WC et balcon (n° 22-24). L'architecte a varié les décors pour marquer cette hiérarchie : de droite à gauche, on remarque l'absence d'ornement, le monogramme puis de larges linteaux ponctués de cabochons en pointe de diamant. Surtout, la façade donnant sur la place est ordonnancée. Sa double travée centrale, simulant un appareillage de pierre de taille, est sommée d'un fronton triangulaire timbré du monogramme. Avant la réhabilitation de 1990, les immeubles étaient fermés de portes en bois (ornées du monogramme) et couverts de toits débordants soutenus par des aisseliers\*.

16-24, rue Georges Clemenceau.

*Monogrammes de la Société immobilière de Champagne, désignée par certains contemporains sous le nom de Compagnie immobilière de Champagne. On retrouvait les deux «C» sur les portes d'entrée (détruites) mais associées à la lettre «I» : le sigle renvoyait alors certainement à «Immobilière de Champagne», autre appellation courante de la société. Mosaiques en grès cérame\* (16, rue Georges Clemenceau et 12, rue Pasteur) et table en ciment moulé (14, rue Pasteur).*





**7 « Nouveau quartier » :  
immeuble de l'ancienne place de la Mairie  
ou rue de la Cure**

*12-14, rue Pasteur*

Cet immeuble construit en 1902 est sans doute le plus soigné. Il devait faire face à la nouvelle mairie, jamais construite. Il se distingue par ses angles arrondis, sa large corniche débordante soutenue par des corbeaux de béton moulé et sa haute cheminée d'angle en pan coupé,

surmontée d'une souche monumentale, s'opposant à la cheminée strictement fonctionnelle de la boulangerie. Destiné à « des employés ou des ouvriers ayant un salaire élevé », il offre des logements confortables de 4 pièces, cuisine et WC (400 francs par mois). L'escalier « est en chêne bien ciré » (C.E. Louis). Le sol est encore recouvert, comme à l'origine dans tous les immeubles, d'une mosaïque de grès cérame\* portant le monogramme de la Société immobilière.



**8 « Nouveau quartier » :  
immeubles de l'ancienne rue de la Mairie**

4-8 et 7-11, rue Jean Jaurès

Ces deux groupes d'immeubles mitoyens ont été élevés en deux temps (1902 et 1903). Le plus ancien, au n° 9, offre des logements familiaux de 2 et 3 pièces. En façade, on remarque l'usage de briques brunes aux arêtes arrondies, tant appréciées de Paul Friesé : elles permettent d'adoucir, à la différence des angles vifs, le contraste entre l'ombre et la lumière. Des cabochons de céramique verte, d'un usage courant, animent la façade. De part et d'autre, sur les immeubles de 1903 (n° 7 et 11), la brique est réservée aux pleins des travées ainsi qu'à la frise supérieure, rythmée de céramiques en damier. Détail original, les ouvertures des garde-manger dessinent les deux « C », se faisant face, du monogramme de la Société immobilière. Ce motif en creux est repris sous les fenêtres (allèges en briques) des travées latérales.

7, rue Pasteur.  
Garde-manger  
reprenant les  
deux « C » du  
monogramme de la  
Société immobilière  
de Champagne.





**9 « Nouveau quartier » :  
immeuble de la place Henri Schneider**

*1, place Henri Schneider*

Depuis la rue Pasteur, on débouche sur la place Henri Schneider, passage obligé entre le « Nouveau quartier » et l'entrée de l'usine. L'immeuble, véritable pivot de la cité, est marqué au centre par



un encadrement de porte monumental, en briques rouges. L'effet d'horizontalité est accentué par des cordons de briques marquant les niveaux : l'immeuble s'affirme sur la place. Il était conçu pour accueillir, au rez-de-chaussée, un café-restaurant (idéalement placé) et, dans les étages, 12 logements de 3 pièces.



---

**10 « Nouveau quartier » :  
immeubles de l'ancienne rue du Pas-Rond**

*54-56 et 55-57, rue de la Libération*

En se dirigeant vers la Seine, pour rejoindre les pavillons d'ingénieurs, on emprunte l'ancienne rue du Pas-Rond (devenue rue de la Libération), bordée d'immeubles construits en 1903. Dépourvus de commerces en rez-de-chaussée, offrant des logements de 3 pièces (à l'arrière) et de 2 pièces (sur la rue), ils se présentent comme les modules types à reproduire dans les extensions à venir. Edmond Delaire utilise la polychromie des matériaux (meulière blanche et brique claire) pour animer sommairement les façades.

---

**11 Lotissement de l'ancienne rue des Écoles prolongée**

*7-11 bis et 28-30, rue Georges Clemenceau*

On croise ensuite la rue Georges Clemenceau. Ici, de part et d'autre de la rue, l'entreprise S-W a fait construire de 1929 à 1932 un lotissement de 5 maisons doubles comprenant chacune 4 logements de 3 pièces. Le modèle est celui des 2 maisons de « type 3 » construites en 1929-1930 par Schneider & C<sup>ie</sup> dans le lotissement de Pesselière, commune du Breuil, près du Creusot. Ces maisons entourées de jardins, égayées d'un enduit ocre et de lignes blanches pour différencier les niveaux, sont couvertes de toits à longs pans et croupes en tuiles mécaniques. Elles ne sont pas sans rappeler certains pavillons de la cité-jardin de Stains



(Eugène Gonnot et Georges Albenque, 1921-1929) ou celle des Lilas (Paul Pelletier et Arthur-Pierre Tesseire, 1921-1923).

## 12 « Nouveau quartier » : coopérative

Angle de la rue de la Libération et de la rue du Merisier  
Edmond Delaire a judicieusement placé la coopérative, construite dès 1902, entre le quartier des immeubles et celui des pavillons. En façade, à l'angle de la rue, une fausse baie portait le nom de la coopérative « La Concorde ». Ce pavillon d'angle

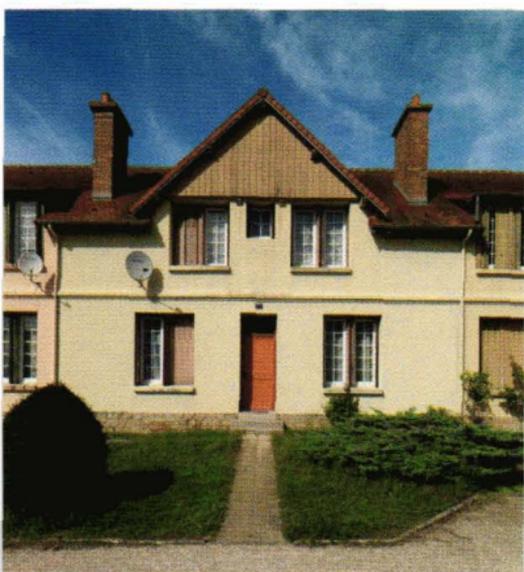


abritait la boulangerie (boutique et magasin à farines) et 3 chambres à l'étage. Il est surmonté d'un toit en pavillon\* couronné d'une cheminée fonctionnelle et décorative. L'ensemble a heureusement conservé son toit débordant et ses aisseliers. À gauche, une épicerie ; à droite, le fournil et sa cheminée *frettée de section carrée*. Derrière, une cour ouvrant sur un hangar et un cellier. Le bâtiment est resté une boulangerie après le déplacement de la coopérative vers le réfectoire de l'usine.

### 13 Cité des Alouettes

13-49 et 14-52, rue de la Libération

La cité du Pas-Rond, ou cité des Alouettes, a été construite en 1912-1913 sur les plans du service Architecture de Schneider & C<sup>ie</sup>. Après 1910, l'usine connaît une activité soutenue. La Société immobilière gère le parc existant, et l'entreprise se charge des nouvelles constructions au gré de ses besoins immédiats. Ainsi, après l'effort initial de création urbaine, c'est le retour aux formules de la cité ou du lotissement, communément employées au Creusot. Les 79 logements locatifs (1 à 5 pièces), répartis en deux rangées sur deux niveaux, sont précédés sur la rue de jardins privatifs (aujourd'hui partiellement convertis en places de stationnement). Le modèle est britannique. Décrochements des toits, tuiles plates, avancées, pignons bardés de bois, éléments formant bow-windows\* : cet ensemble pittoresque, hésitant entre ruralisme et régionalisme, fut très tôt désigné sous le nom de « cottages ». La réhabilitation engagée en 1984 par l'Office HLM, respectueuse de la qualité architecturale, a permis d'aménager 53 logements de 1 à 5 pièces.





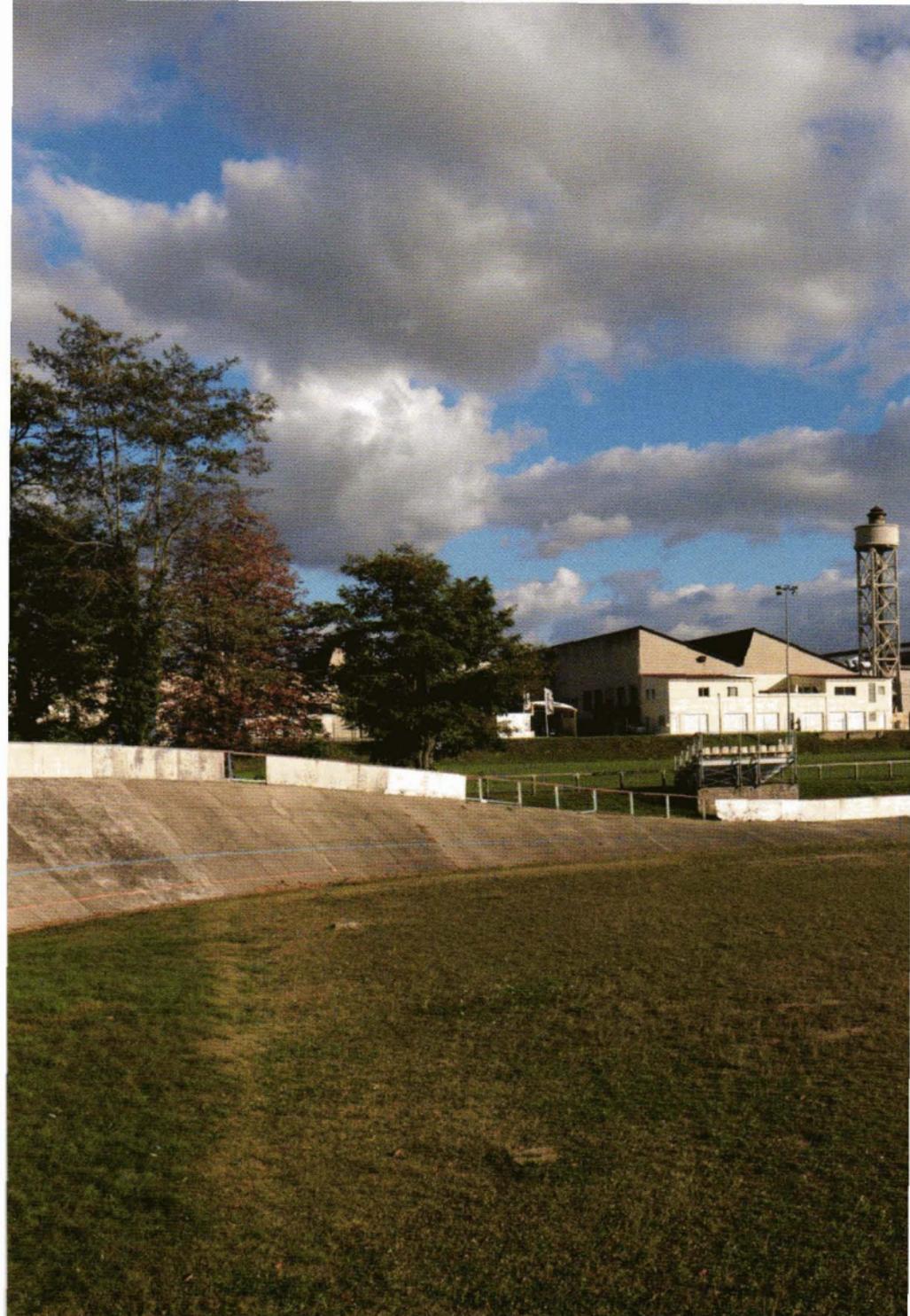
*Pavillon double pour ingénieurs, période Schneider & C<sup>ie</sup>, 1902-1903 (19, rue des Prés).*

*Pavillon d'ingénieurs à deux logements, période S-W, 1952 (1-1 bis, rue de la Libération).*

#### **14 Les pavillons**

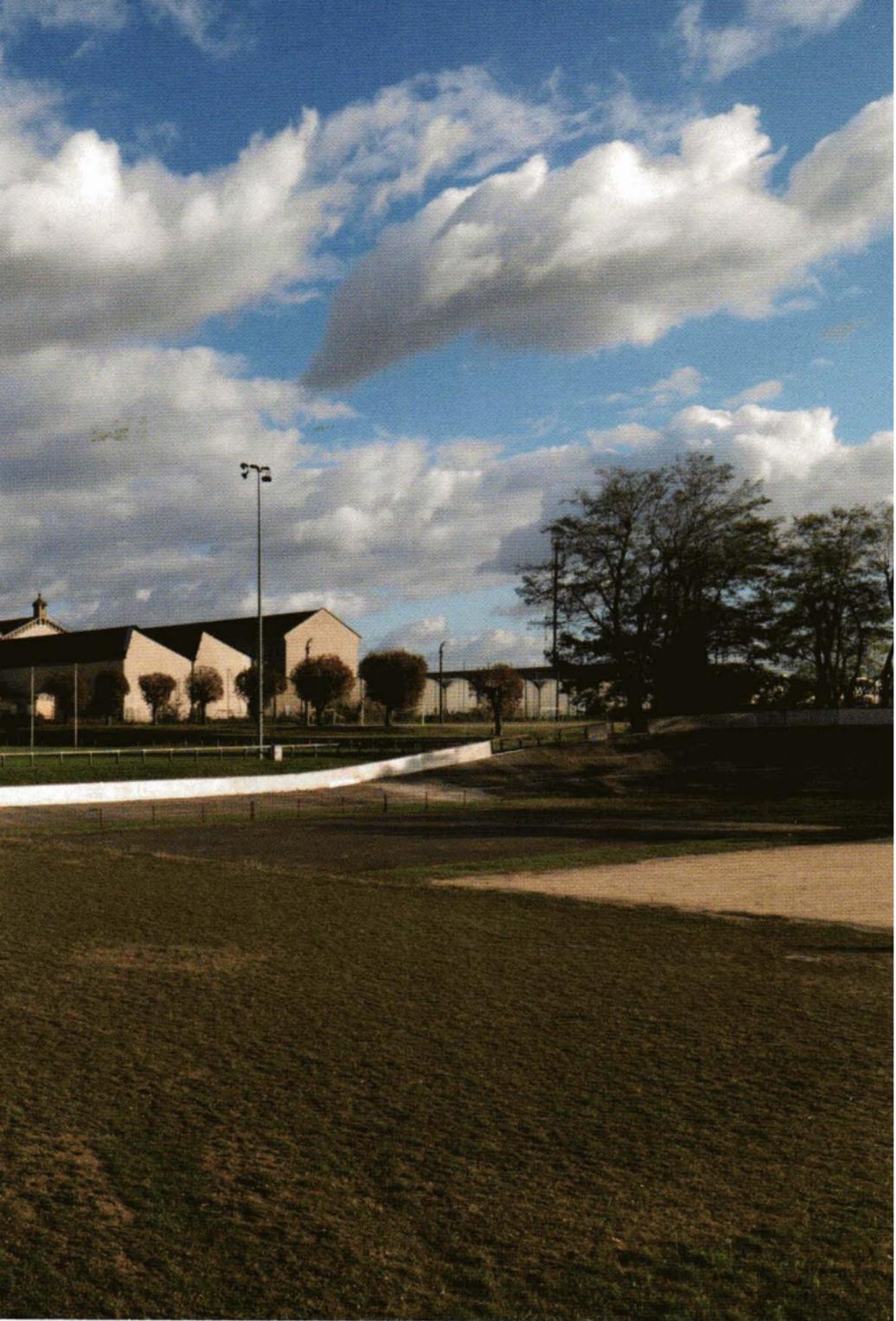
*1-7 et 4-8, rue de la Libération ; 19-21, rue du Chemin des Prés ; 1, 5-7 et 9, rue Henri Schneider*

On entre ensuite dans le quartier des pavillons. Ces maisons bourgeoises construites en 1902-1903, entourées de jardins, sont placées au plus près du fleuve pour l'agrément des employés et des ingénieurs (3 à 8 pièces, entre 360 et plus de



*Le vélodrome s'étend sur fond de paysage industriel.*

700 francs par mois). Ici, Edmond Delaire a construit 7 maisons en maçonnerie de meulière blanche, variant les formes d'ouvertures (oculi, portes droites ou cintrées en briques rouges ou blondes) et reprenant les motifs employés sur les immeubles : carreaux en damier, monogrammes en ciment moulé. Le sol des vestibules est recouvert de mosaïques de grés cérame. Après 1910, Schneider & C<sup>ie</sup> ajoutait 2 maisons doubles pour employés dans la rue du Docteur Mourier, puis S-W, au début des années 1950, faisait dresser 5 pavillons d'ingénieurs en parpaings et meulière (rue Pasteur, rue Achille Lez, rue du Docteur Mourier, rue Henri Schneider et rue de la Libération).



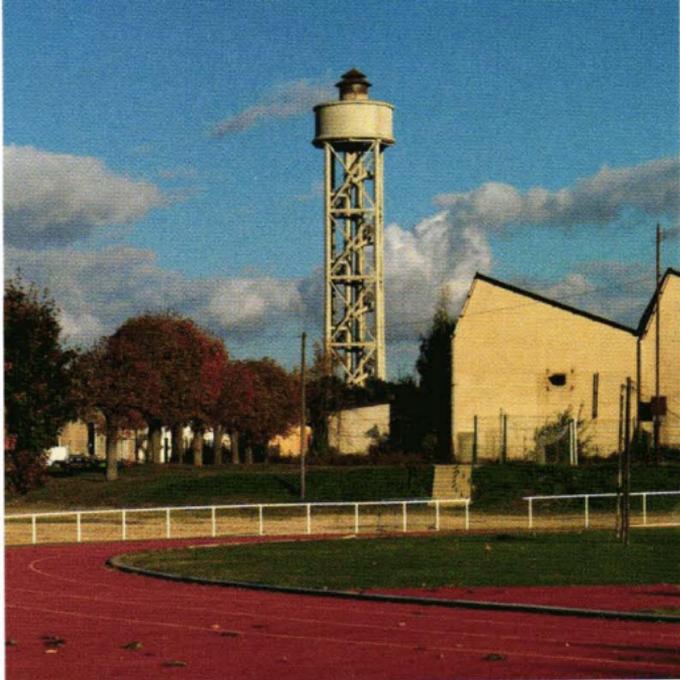
---

**15** **Stade Henri Schneider,**  
**actuel stade municipal Paul Hebras**

*2, rue Henri Schneider*

Portés par la croissance des années 1920, Schneider & C<sup>ie</sup> et l'Union sportive Schneider installent entre l'usine et la Seine un stade de football, de rugby, puis un vélodrome sur des réserves foncières déjà utilisées depuis 1904 pour des activités sportives. Le vélodrome, dont la piste en béton est longue de 250 mètres, avec des pentes de 7 à 37 degrés dans les courbes, est inauguré en 1926. Le vélo reste, pour beaucoup d'ouvriers, un moyen de transport, un objet de loisirs, et pour certains le moyen de se distinguer par la performance.

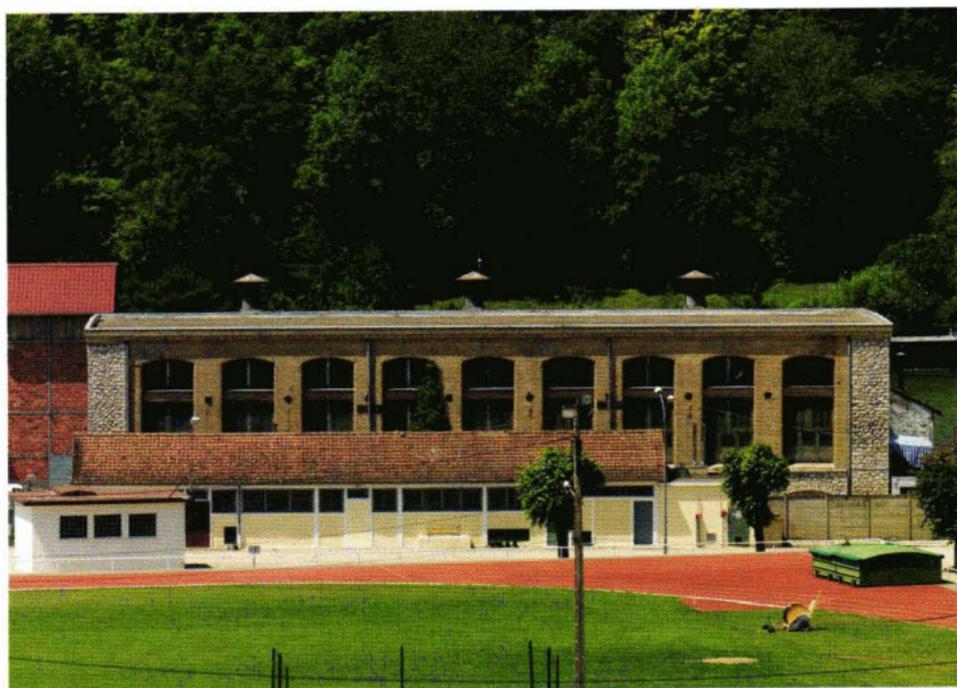
*Le château d'eau de l'usine vu depuis la piste du stade Paul Hebras.*



## **16** **Vue sur l'usine et le château d'eau**

Depuis le vélodrome, on peut observer le château d'eau et la centrale électrique qui, dès 1903, dispensent l'eau et l'électricité à l'usine comme au « Nouveau quartier ». Le premier, haut de 33 mètres, construit en béton armé (H. Chassin fils, constructeur à Bagnolet), portait un réservoir de 100 mètres cubes. L'alarme, d'abord installée dans le clocheton ouest, fut placée en son sommet vers 1950. La centrale, en maçonnerie de meulière, est l'œuvre de Paul Friesé. Elle fut convertie en fonderie après le raccordement de l'usine au réseau Seine-et-Yonne en 1915 (centrale de Montereau). Elle est aujourd'hui occupée par les services techniques de la commune. En sortant du stade, on rejoint l'usine par la rue Henri Schneider et la rue du Général de Gaulle.

*L'ancienne centrale électrique de l'usine, dessinée par l'architecte Paul Friesé.*





## ITINÉRAIRE 2 DE L'USINE À L'AUBÉPINE

### 1 Cité Loyson

*Rue Henri Paul, rue de l'Aqueduc, rue du Loing,  
rue de l'Aubépine, rue des Jardins*

En quittant l'usine, on emprunte vers la droite la rue du Général de Gaulle, bordée par le pavillon du directeur aujourd'hui converti en logements. On entre dans le quartier de l'Aubépine par la rue Henri Paul (prénom du fils aîné d'Eugène II Schneider, mort en combat aérien en 1918). Le long de la rue de l'Aqueduc, se développe la cité Loyson, construite à partir de 1908 par Schneider & C<sup>ie</sup>, entre l'usine et les jardins ouvriers des Basses-Godernes (ou « Colonies »). Les 10 pavillons construits, déclinés selon 7 types (3 à 5 pièces), étaient destinés aux employés. Les façades, aux décors simples et variés, jouent des contrastes entre les matériaux : enduits lisses, enduits tyroliens et motifs de céramique.

### 2 Cité de l'Aubépine

*Rue Henri Paul, rue du Loing, rue de l'Aubépine,  
rue des Jardins, rue Achille Fournier*

Au début des années 1920, l'usine en croissance doit loger rapidement les nouveaux arrivants, originaires des alentours ou de l'étranger (Russes, Espagnols, Italiens et Polonais). En 1920, Schneider & C<sup>ie</sup> construit 2 maisons doubles de 4 pièces en rez-de-chaussée (36-38, rue Henri Paul et 12-14, rue de l'Aubépine), puis 11 rangs de logements en bandes qui offrent 96 appartements de 3 pièces. Les rangs de l'Aubépine sont de facture modeste. Malgré de nombreuses modifications liées aux réhabilitations récentes, on peut encore lire (9 ou 24, rue Achille Fournier) le parti d'origine : soubassement de brique, maçonnerie en

## Loisirs et fêtes à Champagne

Après le travail, les occupations et les loisirs des Champenois ne furent jamais tout à fait étrangers à l'usine. La création des jardins ouvriers des Basses-Godernes relève de la politique d'accompagnement social de Schneider & C<sup>ie</sup>. La promotion du sport également : dès 1904, l'Union sportive Schneider encadre la gymnastique, le football, l'athlétisme et bientôt le cyclisme sur piste. À partir de 1945, le comité d'établissement développe et finance la plupart des activités : sports, colonies de vacances (solidement ancrées dans les mémoires), voyages du personnel, arbre de Noël, harmonies, bibliothèque, ateliers et activités pour les enfants disséminées dans la ville. Plusieurs fêtes rythmaient chaque année la vie sociale : la fête des Vendanges (Vieux Champagne), la fête du 1<sup>er</sup> mai (tous les deux ans, avec défilés de chars), la kermesse, la fête des Sports (années 1950) et la fête de l'Aubépine.

La fête de l'Aubépine, créée en 1923, était un peu la « fête de l'usine ». Les habitants et l'entreprise participaient à son financement. L'usine, en outre, prêtait les camions



pour transporter le matériel, fournissait l'électricité aux forains, ouvrait son ancienne ferme pour la fabrication des chars. À partir des années 1950, la fête commençait le samedi, à la veille de la fête des Mères, et se poursuivait jusqu'au mercredi : les manèges inondaient l'Aubépine, attirant les populations alentour. Tous les matins, à 7 heures, les Trompettes de l'Aubépine réveillaient les habitants. Le samedi soir, accompagnés d'un char illuminé, les enfants participaient à la retraite aux flambeaux, tradition perpétuée aujourd'hui. Le dimanche matin, toujours au son des Trompettes, le



La fête de l'Aubépine, peu après sa fondation en 1923. Carte postale.



«Le mariage de Blanche-Neige», char du quartier de l'Aubépine. Fête du 1<sup>er</sup> mai 1970.

comité des fêtes allait remettre aux anciens du quartier une petite bouteille de vin et une viennoiserie; des cadeaux étaient ensuite distribués aux enfants; le maire, accompagné des « Reines de Champagne », profitait de cette journée pour remettre les médailles aux mères de famille; à 11 heures, un apéritif-concert était servi au café du Soleil d'Or. Le dimanche après-midi était consacré aux animations, groupes folkloriques et variétés. Le soir, venait le temps du bal. Un spectacle, de jour ou de nuit, avait lieu le lundi. Tous les jours, les Trompettes défilaient, ramenant enfants et parents jusqu'à la fête foraine.

VILLE DE CHAMPAGNE-SUR-SEINE  
**FÊTE DU QUARTIER DE  
 L'AUBÉPINE  
 ET FÊTE DES MÈRES**

**31 MAI - 1 ET 2 JUIN 1958**

**SAMEDI 31 MAI, à 21 h. : RETRAITE AUX FLAMBEAUX** (Départ Pont de Saint-Mammès). Avec la participation des SAPEURS-POMPIERS, du ROULEMENT DE THOMERY, des TROMPETTES DE L'AUBÉPINE et du CHAR LUMINEUX.

**DIMANCHE 1<sup>er</sup> JUIN,**  
 8 H. : VISITE AUX ANCIENS DU QUARTIER.  
 10 H. : DISTRIBUTION DE JOUETS AUX ENFANTS DU QUARTIER.  
 11 H. : APÉRITIF-CONCERT au " SOLEIL D'OR ", avec la Musique Douce de VIOLETTA ESTUDIANTINA.  
 14 H. 30 : DÉFILÉ DU GROUPE FOLKLORIQUE BRETON (Départ Place Paul-Jay).

A 15 heures, sur Seine, Rue Achille-Fournier :  
**SPECTACLE DE VARIÉTÉS**

L'Amusant <b>POLIAN</b> et son PARTENAIRE	GALA FOLKLORIQUE BRETON avec le <b>CERCLE CELTIQUE</b> <b>AL. LEVENEZ</b> Diplôme d'Honneur 1955 de la Ville de Paris DANSES DU VANNETAIS, DE CORNOUAILLE DU TREGOR ET DE HAUTE BRETAGNE avec son <b>BAGAD</b> , Formation de Binious et de Bombardes et sa <b>CRÉPERIE BRETONNE</b>	Du Charme, de la Fantaisie, des Chansons <b>JACK DAY</b> Fantaisiste - Imitateur
<b>NETTY - GEORGE</b> et leur CHIENNE <b>GIPSY</b>	★	<b>EMERIC et PICO</b> Les joyeux Clowns
Au Piano d'Accompagnement <b>Jacqueline RICHIT</b>		SPECTACLE présenté par <b>JACK DAY</b>
Au cours du Spectacle : <b>REMISES DE DÉCORATIONS AUX MÈRES DE FAMILLE NOMBREUSE</b>		

A 17 h. 30, Rue Henri-Paul : **CONCERT** par L'HARMONIE DE CHAMPAGNE (Dr. M. MENIER) et LES TROMPETTES DE L'AUBÉPINE (Dr M. RATEAU)

**LUNDI 2 JUIN, à la nuit, sur Seine :**  
**SPECTACLE DE NUIT**

<b>ANALOLS</b> Le Comique 1900	L'agréable Chanteuse Réaliste	<b>LILIAN PIERRE</b>
Au Piano d'Accompagnement : <b>Jacqueline RICHIT</b>	<b>SUZY LAIR ET BAUDRY RAY</b> DANS LEURS NUMÉROS DE DANSE A LA LUMIÈRE NOIRE (Marché Persan - Balalon - Le Petit Chaperon Rouge)	SPECTACLE présenté par <b>BASILE &amp; BABETTE</b> Les Joyeux Provinciaux
<b>PASCALE</b> La gracieuse Fantaisiste Musicale	Les Equilibristes Chinois	<b>LES TUNG IAN</b>

**SAMEDI 31 MAI et DIMANCHE 1<sup>er</sup> JUIN, de 17 h. à 19 h., à l'ÉCOLE MATERNELLE DU QUARTIER**  
**EXPOSITION-VENTE D'OBJETS EXÉCUTÉS PAR LES ENFANTS DU QUARTIER**

**FÊTE FORAINE** Sociétés - Manèges - Balanciers | **BAL** AU DANCING DU MOULIN ROUGE  
 Tirs - Confiseries - etc... | Samedi en Soirée - Dimanche en Matinée et Soirée  
 avec un très Brillant Orchestre

IMP. DU CENTRE - CHAMPAGNE S. M. B. 1958

Les rangs de  
l'Aubépine,  
rue Henri Paul.



parpaing de mâchefer sous enduit, bandeau simple, toit débordant avec aisseliers. Le confort est rudimentaire (WC dans le jardin, absence d'eau courante et présence de puits) et les aménagements sont incomplets (chemins de terre jusqu'en 1973). Mais ces logements bénéficient des progrès de l'habitat ouvrier creusotin : ils sont de 3 pièces avec cuisine et salle à manger séparées, et pourvus d'une cave et de grands jardins à l'arrière. À l'écart du centre, les habitants de l'Aubépine cultivèrent d'emblée une forte identité.



24, rue Achille  
Fournier.

### 3 HLM de l'Aubépine, lotissements « Castors »

Rue des Jardins, rue du Vieux-Clos, rue Prés-l'Aubépine,  
rue Rouget de Lisle

À l'angle de la rue Henri Paul et de la rue Rouget de Lisle, cet immeuble de 1957 témoigne de l'effort entrepris par l'Office HLM, créé en 1949, pour relayer l'usine dans sa politique de construction de



logements. Plus bas, rue des Jardins, se développent les deux lotissements « Castors » du Vieux-Clos (au sud) et des Prés-l'Aubépine (au nord). Profitant du plan Courant (aide à la construction de logements), deux coopératives avaient été créées en 1953 et 1958. Les maisons devenaient propriété des adhérents, moyennant l'engagement d'une présence continue à l'usine durant quinze ans, et le remboursement d'un prêt sur vingt-cinq ans auprès du Sous-Comptoir des entrepreneurs et du Crédit foncier de France. Elles ont été construites par les coopérateurs eux-mêmes (les « Castors »), selon les plans du service Architecture et Bâtiments de l'usine.

#### 4 Église Saint-François-d'Assise

*Rue Grande*

En 1963, une poignée d'hommes entreprend d'édifier au sommet de la côte de Saint-Mammès une nouvelle église, en remplacement de la chapelle en bois de l'Aubépine. Le Comité Saint-François retient l'architecte Michel Marot, remarqué pour ses réussites antérieures (dont Fontaine-les-Grès). Le diocèse et le Comité œuvrent alors à l'élaboration du projet. La construction, confiée à l'entrepreneur André Tessier, fut rondement menée puisque bénie le 29 août 1965.

Le parti, d'une grande économie formelle, dégage par sa rigueur plastique une grande force esthétique et spirituelle : l'architecte prend la diagonale de l'édifice – un carré de 20 mètres d'arête – pour ligne de faîte d'une couverture à longs pans triangulaires. Au-dessus d'austères parois de meulière percées d'ouvertures minimalistes, s'élance une flèche de 26 mètres de haut à cheval sur la crête. Le projet initial faisait précéder



cet édifice introverti d'un quadrilatère abritant un presbytère, mais faisant surtout office de cloître-atrium et de parvis couvert. Faute d'argent, la réalisation fut différée et limitée à deux salles de réunion.

L'organisation interne du sanctuaire révèle tout l'intérêt de ce parti car la charpente lamellée-collée (axée sur la diagonale) procure un vaste volume aux angles opposés, sur le chœur et sur la tribune. Cette habile disposition du volume interne se trouve animée par le savant dosage d'un éclairage perlant de parois d'une rigoureuse blancheur, aux ouvertures largement ébrasées, en une

sorte de claustra aléatoire, d'une intensité variant avec le jour. Sur ce scintillant clair-obscur, la flèche verse une lumière vive et directe, au-dessus d'un autel irradiant le recueillement ambiant. Cette atmosphère préservée doit beaucoup aux vitraux de H. Martin-Granel réalisés sur les dessins de l'architecte, dont 14 verrières de teinte rouge, couleur de la Passion, forment un chemin de croix.

Antoine Le Bas

## 5 Chapelle orthodoxe Notre-Dame-de-toutes-les-Protections

169, rue Grande

Cette chapelle orthodoxe, construite en 1937-1938, témoigne de l'implantation à Champagne-sur-Seine, durant les années 1920, d'une communauté russe – comptant notamment des « Russes blancs » fuyant la guerre civile – attirée par la forte croissance de l'usine. Le petit édifice, bâti à l'initiative du conseil d'administration de la « Colonie russe », relève de l'autoconstruction. Constitué d'une simple structure métallique hourdée de parpaings, il fut élevé par des membres de la communauté, des ouvriers et des artisans de Champagne, sur les plans de J. Papandopoulos, ingénieur de la société PIC de Fontainebleau. Le toit en pavillon, recouvert de tôle peinte, est couronné d'un bulbe. À l'intérieur, l'iconostase\*, anonyme, serait l'œuvre d'une « religieuse des environs de Melun » (P. Didon).



## Glossaire

Les entrées sont signalées par un astérisque dans le texte

### Électrotechnique et électronique

**Alternateur** : machine tournante permettant de produire de l'énergie électrique (courant alternatif) à partir d'énergie mécanique.

**Auto-commutateur** : installation permettant de relier automatiquement deux postes téléphoniques d'un même réseau.

**Commutatrice** : machine tournante qui transforme le courant alternatif (transporté depuis les centrales) en courant continu (utilisé par de nombreux moteurs).

**Diode au silicium** : composant électronique ne laissant passer le courant que dans un sens, utilisé dans la fabrication des redresseurs (conversion du courant alternatif en courant continu).

**Dynamo** : machine tournante qui produit de l'énergie électrique (courant continu) à partir d'énergie mécanique.

**Ignitron** (brevet Westinghouse) : redresseur à vapeur de mercure qui convertit le courant alternatif en courant continu. Cette invention marque les débuts de l'électronique de puissance, détrônant progressivement les machines tournantes pour le redressement du courant.

**Thyristor** : composant électronique semi-conducteur à trois pôles utilisé pour redresser le courant. À la différence de la diode, il peut être contrôlé : la « gâchette » commande le thyristor à l'allumage.

**Turbo-alternateur** : alternateur de grande puissance, tournant à plus de 1 000 tours par minute (3 000 tours par minute dès les années 1920).

### Architecture, ornements et mobilier

**Aisselier** : pièce de bois en équerre destinée à renforcer un angle de la charpente. À l'extérieur, l'aisselier soutient fréquemment la partie débordante du toit.

**Arc surbaissé** : arc dont la hauteur est inférieure à la moitié de l'ouverture.

**Bow-window** (ou oriel) : construction en saillie sur une façade, courant sur un ou plusieurs étages et offrant de petites pièces largement éclairées.

**Calepinage** : art de dessiner l'appareillage d'un mur avec des éléments de formes, de tailles et/ou de couleurs différentes.

**Grès cérame** (ou grès artificiel) : mélange d'argile à forte teneur siliceuse, de fondants et de couleur. Cette pâte fine, homogène et vitrifiable est cuite à forte température (1 200-1 350°C). Elle est employée pour la fabrication de carreaux, tuyaux, appareils sanitaires, vases, etc.

**Hourdis** : matériaux de remplissage d'un pan de bois, pan de fer ou pan de béton, ou des entrevous d'un plancher métallique.

**Iconostase** : dans les églises orthodoxes, cloison décorée d'icônes séparant le sanctuaire du reste de l'église.

**Shed** : toit à deux pentes inégales. Le versant vitré est ordinairement exposé au nord, apportant un éclairage homogène tout au long de la journée. Les toitures en sheds sont parfois appelées « toits en dents de scie ».

**Toit en pavillon** : toit à quatre pentes.



## Bibliographie

L'Architecture, 19 octobre 1901, 1<sup>er</sup> et 8 décembre 1906.

BADEREAU (de), Antoine, « Les débuts de l'électricité chez Schneider, 1888-1903 », *Bulletin de l'Académie François Bourdon*, n° 11, mars 2010, p. 19-24.

BROISE (de la), Christian et TORRES, Félix, *Schneider, l'histoire en force*, Paris, Éditions Jean-Pierre de Monza, 1996.

DELAIRE, Edmond, « Une nouvelle ville industrielle : Champagne-sur-Seine », *La Construction moderne*, 15 juillet 1916, p. 1-4.

DIDON, Albert, « L'usine de Champagne a 50 ans », « La chapelle russe de Champagne-sur-Seine », « L'église Saint-François-d'Assise de Champagne-sur-Seine » (avec Georges Fauré), *La Revue des amis de Moret et de sa région, passim*.

DIEUDONNÉ, E., « Les ateliers Schneider & C<sup>ie</sup> à Champagne-sur-Seine », *La Lumière électrique*, 24 février 1912, p. 233-242.

FIBLEC, Hugues, *Paul Friesé (1851-1917). Architectures de l'âge industriel*, IFA, Éditions Norma, 1991.

FREY, Jean-Pierre, « Parc immobilier et mobilité, Champagne-sur-Seine, 1903-1930 », *Société et urbanistique patronale*, t. 4, Paris, MULT-Plan Urbain/MAIL, 1989.

Inventaire général, Région Bourgogne : PILLET, Frédéric, *Le Patrimoine métallurgique autour du Creusot, Saône-et-Loire*, Dijon, Faton/Paris, Éditions du Patrimoine, 2001 (Itinéraires du patrimoine n° 243).

LOUIS, C.E., « Une visite à une nouvelle ville ouvrière », *La Réforme sociale*, janvier-juin 1904, p. 382-395.

MICHEL, Richard, *Entreprises et entrepreneurs de Seine-et-Marne*, Melun, SEDIPA, 1994.

PONS, Michel, *Les Écoles La Fayette et Pittsburgh : deux écoles de l'Œuvre des pupilles de l'École publique de Seine-et-Marne (1919-1969)*, DVD, 2008.

RAMBAUD, Isabelle (dir.), *La Seine-et-Marne industrielle. Innovations, talents, archives inédites*, Direction des archives, du patrimoine et des musées départementaux de Seine-et-Marne/Lyon, Lieux-Dits, 2010.

REGNAULT, Jean-Michel, *Champagne-sur-Seine*, Lys Éditions Presse/Amatteis, 1993.

## Archives

Académie François Bourdon-Le Creusot : archives de la société Schneider & C<sup>ie</sup>, archives de l'usine de Champagne-sur-Seine ; Écomusée Creusot-Montceau ; Archives départementales de Seine-et-Marne ; archives privées : coll. D. Schneider, coll. famille Friesé, coll. S. Dissoubray, coll. J.-C. Gourlot, coll. P. Le Fouillé, coll. P. Péchard ; archives des services techniques de la ville de Champagne-sur-Seine ; Cité de l'architecture et du patrimoine, Archives d'architecture du xx<sup>e</sup> siècle.

## Remerciements

À Carolina Carpinski, chargée du recueil de la mémoire  
Sophie Cueille, conservateur en chef, service Patrimoines  
et Inventaire

Brigitte et Yves Bayard-Shoendoerffer (famille Friesé)

Dominique Schneider

Aux équipes de l'Académie François Bourdon-Le Creusot  
(archives industrielles), de l'Écomusée Creusot-Montceau, des  
Archives départementales de Seine-et-Marne, de la commune  
de Champagne-sur-Seine, de la Communauté de communes  
Moret Seine & Loing et de l'Office public de l'habitat de  
Seine-et-Marne (OPH 77).

Aux anciens salariés, dirigeants et personnels des entreprises,  
aux habitants de Champagne-sur-Seine et de la Communauté  
de communes Moret Seine & Loing, pour leur accueil, leurs  
témoignages et l'ouverture de leurs archives : Jean-Claude  
Gourlot et Pierre Le Fouillé, soutiens de tous les instants,  
ainsi que Jean Arnoux, Alberte Baert, Josiane Blanluet, Serge  
Dissoubray, Georges Fauré, Benjamin et Édith Ivanoff, François  
Kessen, Roland et Ginette Legendre, Pierre et Suzanne Messenger,  
Claude Narme, Pierre Péchard, Claude Pelletier, Ghislaine  
Preslier, Jean-Pierre Vernery, Yves Vissac. Chez Jeumont Electric-  
Groupe Altawest : Brahim Ammar, Alain Berrada, Étienne de  
Bettignies, Philippe Bertheau, Gérald Danton, Nelson Dos Santos,  
José Ferreira, Manuel Gomez, Bernard Labonne, Gérard Miard,  
Philippe Millot, Vito Pace, Christian Pelle, Pascal Poupineau,  
Patrice Schildknecht, Dominique Troubat. Chez Mécagil-Lebon :  
Marc Vedrenne et Bruno Audas. Chez Watabike : Sammy Krebs.

Enfin, à Madame Catherine Labbouz, adjointe au maire de  
Champagne-sur-Seine chargée de la Culture, de l'Animation  
et du Patrimoine, pour la confiance qu'elle nous a accordée.

## Crédits photographiques et droits patrimoniaux

Région Île-de-France, service Patrimoines et Inventaire,

Philippe Ayrault, sauf :

Académie François Bourdon-Le Creusot : p. 2, 3 haut, 4, 4-5, 6, 7,  
9 haut et bas, 10, 11, 13 haut, milieu et bas, 16, 18, 19, 18-19, 20,  
21 haut et bas, 26, 27, 28 haut et bas, 29, 30 haut et bas, 34, 35,  
36-37, 38, 39 haut et bas, 40, 50.

Document Écomusée Creusot-Montceau/cliché Daniel Busseuil :  
p. 3 bas.

SIAF/CAPA, Cité de l'architecture et du patrimoine/Archives  
d'architecture du xx<sup>e</sup> siècle : p. 12 bas (Documentation IFA  
Friesé), 51, 54.

Collections particulières : p. 42 bas, 43 haut et bas (S. Dissoubray),  
12 haut (famille Friesé), 58, 78, 79, 78-79 (P. Le Fouillé),  
8-9 (J.-P. Passaqui), 33 haut (P. Péchard), 42-43, 48, 61 haut et bas.

**L'ensemble de la documentation établie est consultable sur les bases de données nationales :**

<http://www.culture.gouv.fr> (rubrique bases de données) :

**Mérimée** (recense le patrimoine monumental français),

**Palissy** (recense le patrimoine mobilier français),

**Mémoire** (regroupe les images concernant ces deux patrimoines)

ou

**au conseil régional d'Île-de-France, Centre de documentation de l'architecture et du patrimoine**  
(fonds général et spécialisé sur le patrimoine régional)

115, rue du Bac

75007 Paris

sur rendez-vous au 01 53 85 78 34

ou

**au Service études et développement du patrimoine, Direction des archives, du patrimoine et des musées départementaux de Seine-et-Marne**

248, avenue Charles Prieur

77196 Dammarie-lès-Lys

sur rendez-vous au 01 64 87 38 20

Retrouvez toutes les informations relatives au service Patrimoines et Inventaire sur le site :

<http://www.iledefrance.fr/patrimoines-et-inventaire>

## **Déjà parus sur le département de la Seine-et-Marne dans les collections nationales de l'Inventaire général :**

### **Itinéraires du patrimoine**

n° 353, *Saint-Fargeau-Ponthierry, la manufacture de papiers peints Leroy*, 2009.

### **Images du patrimoine**

n° 120, *Noisiel, la chocolaterie Menier*, 1994.

### **Cahiers du patrimoine**

n° 84, *Melun, une île, une ville*, 2006.

© Région Île-de-France, service Patrimoines et Inventaire, Paris, 2011

© Somogy éditions d'art, Paris, 2011

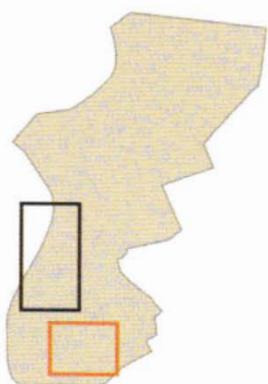
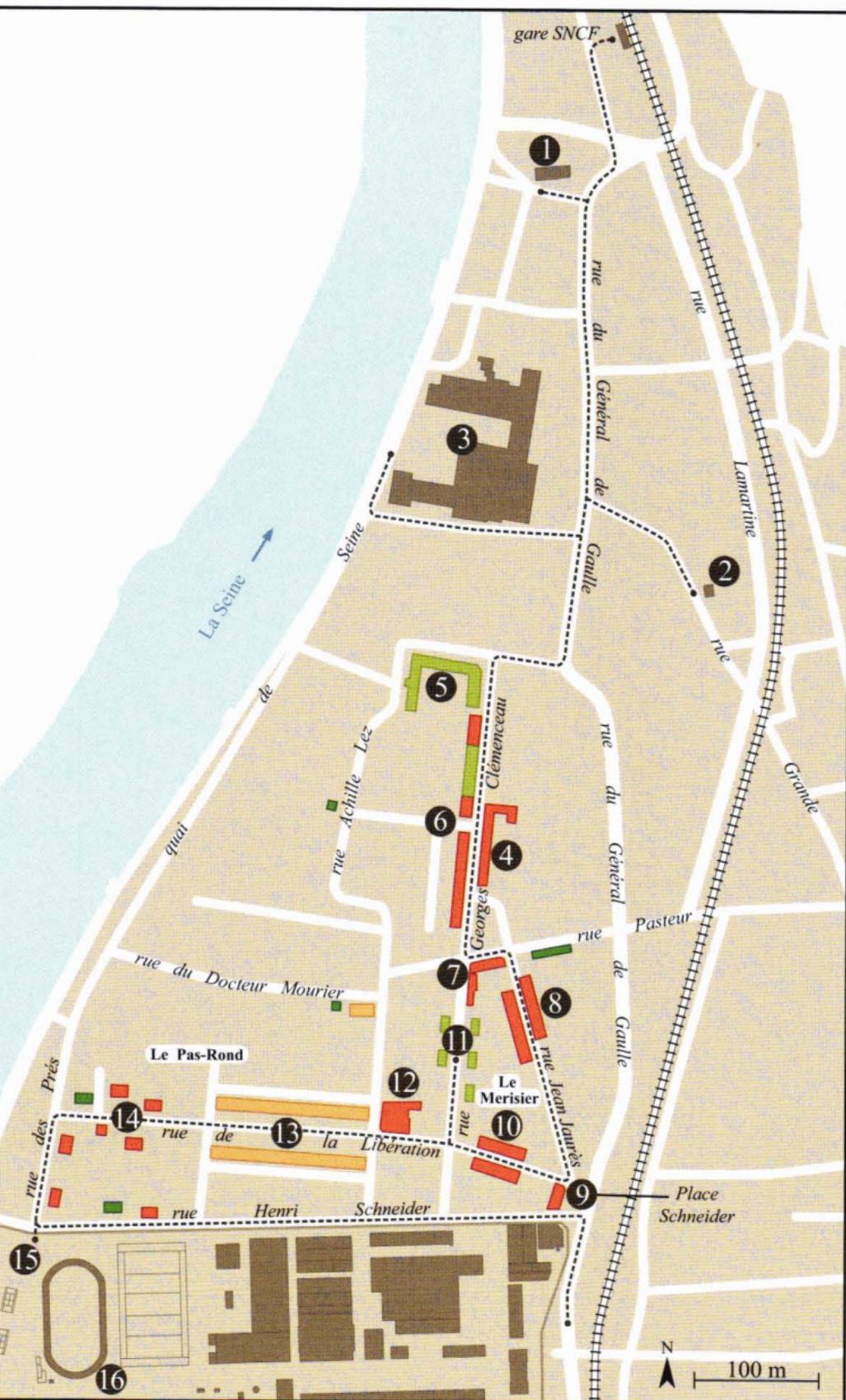
© Adagp, Paris, 2011 pour les photographies de Philippe Ayrault

ISBN 978-2-7572-0518-1

Dépôt légal : décembre 2011

Photogravure : Quat'Coul, Toulouse

Impression : Grafiche Flaminia (Italie, Union européenne)



**Itinéraire 2**  
**De l'usine à l'Aubépine** (p. 77 à 83)

- ① Cité Loyson
- ② Cité de l'Aubépine
- ③a HLM de l'Aubépine
- ③b Lotissements « Castors »
- ④ Église Saint-François-d'Assise
- ⑤ Chapelle orthodoxe





Vue générale de l'usine, prise depuis la terrasse  
du bâtiment de l'administration.



SOMOGY  

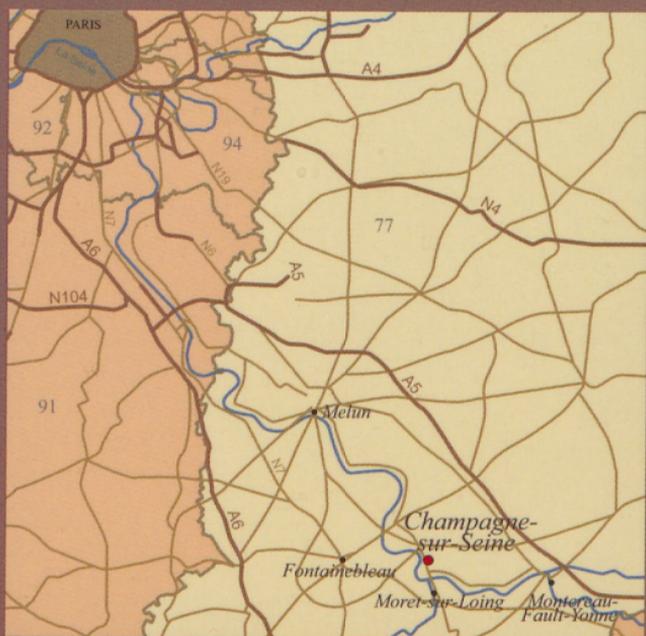
---

ÉDITIONS  
D'ART

Ouvrage réalisé sous la direction de Somogy éditions d'art  
Conception graphique : Dominique Grosmanin, Décalage  
Contribution éditoriale : Carine Merlin  
Fabrication : Michel Brousset et Béatrice Bourgerie  
Suivi éditorial : Sarah Houssin-Dreyfuss

En 1901, les établissements Schneider & C<sup>ie</sup> du Creusot transfèrent à Champagne-sur-Seine, modeste village de Seine-et-Marne, leurs ateliers d'électricité. Le « colossal organisme » doit sans tarder fournir les commutatrices du métropolitain parisien. Aujourd'hui, l'« usine-cathédrale » de l'architecte Paul Friesé se dresse encore au centre de la ville. Les nefs de pierre et de béton, les témoignages des « anciens » et les entreprises actuelles racontent l'histoire mouvementée de l'équipement électrique, en France et dans le monde.

Il faut aussi parcourir les rues de la ville, construite pour l'usine à l'écart de la banlieue revendicative. Aux immeubles de la cité moderne conçue par Edmond Delaire ont succédé les « cottages » et les rangs de maisons ouvrières. Cet ouvrage invite à la découverte d'un patrimoine industriel et urbain remarquable.



La collection « Parcours du patrimoine », conçue comme un outil de tourisme culturel, convie à la découverte des chemins du patrimoine.



ISBN 978-2-7572-0518-1

Prix : 9,50 €

 **île de France**

**SEINE & MARNE** 77  
LE DÉPARTEMENT

  
Moret Seine & Loing  
Communauté de Communes

